GUILLAUME COLMANN,

OU

LES DEUX GUIDES,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. PAUL FOUCHER;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 23 décembre 1837.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

ANDREAS HOFER, chef de parti tyrolien, prisonnier dans la citadelle de Mantoue	M. MARIUS.
MARIE, sa fille	Mlle CLARA STÉPHANY.
GUILLAUME COLMANN, paysan tyrolien, son ami.	M. MÉLINGUE.
MARGUERITE, femme de Colmann	Mlle EMMA.
MICHEL, leur fils	M. EUGÈNE GRAILLY.
LE GOUVERNEUR de la forteresse	M. ÉMILE DUPUIS.
FRÉDÉRIC KELLER, jeune Helvétien, prisonnier de guerre dans la forteresse	M. SURVILLE.
ARNOLD KELLER, son cousin	M. SAINT-HILAIRE.
BLUMFIELD, créancier d'Arnold	M. TOURNAN.
THADÉE, domestique de Colmann	M. ALFRED ALBERT.
UN COMMISSAIRE AUTRICHIEN	M. HÉRÊT.
UN GARÇON D'AUBERGE	M. EUGÈNE.
UN OFFICIER FRANÇAIS	M. VISSOT.
GIACOMO, prisonnier.	

La scène est, au premier acte, dans la citadelle de Mantoue, le 25 février 1810; dans les quatre derniers actes, au Tyrol, cinq ans après.

ACTE PREMIER.

Une salle de la prison d'état à Mantoue. A droite de l'acteur, une fenêtre; à gauche, une porte; une table sur le devant, et une grille au fond.

SCÈNE I.

ANDREAS HOFER, seul à la fenêtre; FRÉDÉRIC causant avec GIACOMO, prisonnier, à côté de la table, et lui montrant Andreas *.

FRÉDÉRIC.

Oui, quelle que soit mon horreur de toute captivité, je ne regretterai point d'avoir séjourné dans cette prison, puisqu'il m'a été donné d'y connaître Andreas Hofer, ce héros sans faste, ce grand homme par instinct. C'était un hôtelier riche et prospère du Tyrol, il y a peu de temps encore; il n'a pas hésité à sacrifier pour l'honneur du pays une vie pleine de douceur et de sécurité; il a fait insurger ses montagnards contre l'oppression de la Bavière et de la France, il a conservé le Tyrol à la souveraineté de l'Autriche; il a été grand et bon, terrible et miséricordieux... et il ne lui est échu d'autre récompense que la proscription des vain-

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la droite de l'acteur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

queurs... C'est avoir du malheur en tout, même dans son genre de mort.

ANDREAS, revenant.

Je considérais cette étrange machine qu'on a inventée pour faire voyager plus commodément la politique ; depuis hier ses grands bras n'ont pas donné signe de vie.

FRÉDÉRIC.

Tant mieux, nos vainqueurs ne peuvent nous annoncer de bonnes nouvelles.

ANDREAS.

Oh! cette immobilité ne sera pas de longue durée, et je parie que cette vieille entremetteuse diplomatique nous fera encore quelques agaceries d'ici à la fin de la journée. (*Il s'approche de Frédéric qui tient un livre.*) Que lisez-vous là ?

FRÉDÉRIC.

Schiller; c'est son *Guillaume Tell*.

ANDREAS.

Schiller, ce nom m'est inconnu. Quant à Guillaume Tell, son histoire a été, je crois, contée dans le Tyrol.

FRÉDÉRIC, à lui-même.

Il a été plus facile à cet homme-là d'être un second Guillaume Tell que de connaître le premier.

ANDREAS.

Comme vous êtes triste, mon jeune ami ! .. si vous pensiez à la liberté qui vous attend bientôt, cela donnerait une expression plus heureuse à votre physionomie.

FRÉDÉRIC.

Je songe, mon brave compagnon, que nous voilà tous deux dans la même prison; mais notre captivité commune doit avoir pour chacun de nous un terme bien différent ! moi, soldat obscur des armées italiennes, ramassé couvert de blessures, sur le champ de bataille, comme un débris du combat, prisonnier sans conséquence, on va m'accorder une liberté qu'on ne suppose pas que je puisse rendre dangereuse; tandis que vous, au contraire... car, je vous estime trop pour vous flatter, même dans vos espérances ; vous vous êtes rendu redoutable, Andreas Hofer... on ne fait jamais grace à ceux que l'on craint; et je me disais moi-même... « que je n'avais au monde que ma « mère, noble et courageuse exilée, qui m'a « aimé pour mon père qui me désavouait, pour « tous les parents qui nous ont calomniés et « perdus, pour la patrie qui nous manquait, » eh bien! je ne l'ai plus, ma mère... hors de cette prison, l'isolement, l'ennui, le dégoût de la vie qu'on me laisse, voilà ce qui m'attend; vous, une patrie dont vous êtes le dieu, une fille qui vous adore, la gloire acquise à votre foyer, comme une part du bonheur domestique : voilà ce que rencontreraient vos pas, au sortir de ce cachot; et je me dis que le ciel semble bien injuste, et que pour faire arriver toute chose à son adresse, la Providence devait envoyer, à vous un ordre de libération, à moi les balles d'un peloton français.

ANDREAS.

Calmez-vous, jeune homme, je devais m'attendre à ce qui m'arrive; je me suis voué au service de l'Autriche, contre la France et la Bavière; les puissances que j'attaquais m'ont proscrit, celle que je défendais m'abandonne : n'est-ce pas là le cours naturel des choses?... Voyez-vous, j'ai beau avoir rendu des services aux uns, j'ai beau avoir pour moi les droits du malheur devant les autres, je ne suis qu'un homme, et les hommes, dans les calculs des gouvernements, ce sont des chiffres. C'est ma faute si le mien n'a trouvé de place que dans une soustraction... vous êtes pourtant un brave jeune homme, de vous intéresser à moi, et je ne vous en veux que d'une chose, c'est de m'avoir parlé de ma fille, car je vous jure que je ne l'avai pas oubliée. Oh ! l'on ne devrait risquer sa vie au jeu sanglant des révolutions, que lorsqu'on n'est point père... et je le suis... à cette pensée-là mon sang bouillonne, et je me dis que c'est bien barbare à tes vainqueurs, après avoir procédé à mon jugement, de me faire attendre mon arrêt, comme pour me donner le temps de me rattacher à cette vie dont ils vont violemment me séparer.

SCÈNE II.

ANDREAS, FRÉDÉRIC, UN OFFICIER, LE PRISONNIER.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Giacomo et Frédéric Keller, prisonniers de guerre.

FRÉDÉRIC et GIACOMO.

Me voici.

L'OFFICIER.

Tous deux vous êtes libres ; on exige de vous seulement votre parole de ne plus porter les armes contre la France.

GIACOMO.

Je la donne.

FRÉDÉRIC.

Ma parole!...

ANDREAS.

Donnez-la, jeune homme, il y a encore d'autres ennemis que vous pourrez combattre avec gloire...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! soit, je m'engage à ce que l'on me demande; mais je ne réclame plus qu'une chose, permettez-moi de rester encore auprès de ce prisonnier.

(*Il montre Andreas.*)

L'OFFICIER.

C'est impossible, j'ai l'ordre de vous faire sortir de cette prison, à l'instant.

ANDREAS.

Ah! il n'y a pas à dire, jeune homme.... vous êtes forcé d'etre libre, de par l'Empereur... Adieu donc; ne vous laissez point abattre; tout isolé que vous êtes en ce moment, vous trouverez encore sur cette terre quelques douces affections, je vous le prédis, vous êtes si jeune... bon courage !..

FRÉDÉRIC.

Du courage, nous en avons besoin tous deux!... vous, pour une mort si prochaine, moi, pour une existence si longue; et je ne puis donc vous rendre aucun service avant de partir?...

ANDREAS.

Avant de partir, non;... mais bientôt, peut-être... écoutez, j'ai sur moi une croix bénie à laquelle j'ai dû toutes mes victoires!... ah!... vous souriez, vous, habitant des villes, de ma simplicité de montagnard; eh bien! demandez plutôt à tout le pays, si ce n'a pas été mon plus puissant auxiliaire contre l'ennemi.

FRÉDÉRIC.

Et cependant vous êtes en son pouvoir.

ANDREAS.

Oui, mais ce n'est pas dans un combat que j'ai été fait prisonnier..; quoi qu'il en soit, cette croix, je voudrais qu'elle fût remise à ma fille après ma mort; bien que mon sort ne soit que trop assuré, je ne vous la donne pas ici; car cette croix a encore un dernier service à me rendre: soldat, elle m'a épargné la défaite, condamné, elle m'épargnera l'agonie et elle guidera bientôt droit à mon cœur les balles qu'elle en éloignait jadis... Promettez-moi de venir à mon exécution... si elle a lieu, et d'avoir le courage d'enlever, après, sur ma poitrine, cette triste dépouille; promettez-moi de la porter à ma fille, au fond du Tyrol, chez Guillaume Colmann, qui tient à présent l'hôtellerie dont Andreas Hofer fut le maître; en allant à ce but-là, tout Tyrolien vous indiquera votre route... Je demanderai, comme grace dernière, à l'officier qui devra commander l'exécution, de laisser exaucer mon vœu; promettez-moi que vous ne le trahirez pas. Vous hésitez... Oh! je n'aurai pas compté en vain sur le courage d'un soldat!...

FRÉDÉRIC.

C'est horrible, ce que vous me demandez là... enfin, je vous promets de vous obéir; mais Dieu m'épargnera, j'espère, de vous rendre un pareil service.

ANDREAS.

Ah! je voudrais en vain me défendre d'espérer encore... pour mon enfant; mais condamné, je compte sur vous!...

FRÉDÉRIC.

Vous le pouvez.

(Il fait quelques pas pour sortir. — Andreas Hofer le rappelle, ils s'embrassent et se séparent... Frédéric sort avec Giacomo par le fond.)

SCÈNE III.

ANDREAS, seul.

Il est parti, me voilà seul!... seul avec la mort... c'est un dernier et triste combat... oui, triste... car j'y suis désarmé, il faut me laisser frapper, et je ne puis même dire adieu à tous ceux que j'aime... Pauvre Marie!.. ce n'est pas sa faute si j'ai voulu conserver le Tyrol à l'Autriche, ce n'est pas sa faute si je me suis armé contre l'étranger; et cependant, elle mourra peut-être comme moi...

UNE VOIX, dans la coulisse.

De quel côté?... de quel côté?... où est mon père? je veux le voir!..

ANDREAS.

Marie!... c'est sa voix!... oh! Dieu permettrait-il?... non plus rien... Dieu m'a trompé. (La porte s'ouvre.) Marie!... c'est elle!

SCÈNE IV.

ANDREAS HOFER; MARIE, entrant par la gauche avec GUILLAUME COLMANN, qui reste au fond.

ANDREAS.

Marie!

MARIE.

Mon père! mon pauvre père!...

ANDREAS.

Toi, mon enfant... toi! comment as-tu fait pour venir?

MARIE.

Ah! demandez-moi plutôt comment j'ai fait pour demeurer si long-temps loin de vous... quoi! vous étiez ici, dans une prison froide et humide, sans consolation, et sous l'attente d'un sort bien affreux peut-être, et vous avez pensé que je resterais dans le Tyrol, moi! sous le beau soleil, à l'air libre du pays, et que je ne viendrais pas vous demander la moitié de votre prison humide, de votre douleur, de vos inquiétudes, de votre mort terrible!... ah! vous me connaissez bien mal, mon père!... c'est dans ce partage de souffrance que votre fille ne voudra pas se laisser oublier... elle sera là, toujours; elle vous entourera de sa tendresse, elle aura de l'amour, de la persévérance, de l'héroïsme s'il le faut; ce ne sera pas en face de la mort, que je cesserai d'être la fille d'Andreas Hofer.

ANDREAS.

Mais comment as-tu pénétré dans cette forteresse?

MARIE.

L'entrée m'en avait été refusée par des soldats... j'errais triste et désolée dans la campagne, quand le hasard amena le gouverneur à ma

vue; on me le fit reconnaître; je me précipitai à ses pieds, en lui demandant de me laisser entrer auprès de mon père; il parut hésiter, il voulut m'effrayer en me parlant du sort qui vous attendait peut-être... « Mais c'est pour cela que je veux embrasser encore une fois mon père! » lui dis-je... et je pleurai tant, qu'il se laissa fléchir. « Ah! ajouta-t il d'une voix attendrie, que ne puis-je vous offrir une meilleure espérance! votre père ne sait pas tout ce que je lui dois, tout ce que je voudrais faire pour lui! » Et il m'a pressé la main... Oh! que cet homme généreux soit béni!

ANDREAS.

Mais comment as-tu fait seule un si long voyage?

MARIE.

Mais je n'étais pas seule, mon père; j'étais avec votre ami, Guillaume Colmann, que voici; comment, vous ne le voyiez pas?

ANDREAS*.

Guillaume!... ah! pardonne-moi, je retrouvais ma fille, et mon cœur ne pouvait contenir que ce bonheur à-la-fois. Mais que je suis heureux de ta présence, mon brave camarade, mon frère d'armes!

COLMANN.

Ne t'excuse pas, ce n'est pas étonnant que tu m'aies oublié en ce moment, car je m'oubliais moi-même en considérant votre joie. Michel est venu aussi, mais il n'a pu pénétrer dans la prison...

ANDREAS.

Chers amis! vous venez adoucir ma captivité... mais hélas! j'ai peur qu'il ne me reste plus à attendre qu'un de ces malheurs qui ne laissent rien à faire aux consolations de ceux qui nous aiment.

MARIE.

Mon père... grâce!... pas de ces horribles idées!... laissez-moi vous revoir un moment... vous revoir sans penser que je puis vous perdre... puisque le ciel me rend votre présence, ne faites pas que ce soit encore un supplice!...

SCÈNE V.

MARIE, ANDREAS HOFER, LE GOUVERNEUR, GUILLAUME COLMANN.

LE GOUVERNEUR.

Andreas Hofer, je vous apporte l'espérance; votre sort n'était confié que pour la forme au tribunal militaire qui vous a interrogé; une puissance plus forte s'était réservé le droit de disposer de vous; voilà pourquoi l'arrêt n'avait point suivi les débats... mais le délai qu'on nous avait fixé expire, aucun ordre supérieur n'est venu jusqu'à nous... il y a donc tout lieu d'espérer, qu'on vous laisse à la discrétion des officiers qui forment le conseil; et alors je puis vous le garantir, Andreas Hofer, des soldats ne frapperont pas un ennemi sans défense, car tout prisonnier devient pour eux presqu'un frère d'armes.

MARIE.

Est-il possible, monseigneur?

ANDREAS.

Et qui est-ce qui peut donc m'attirer de votre part une si noble sollicitude?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est que l'acquit d'une dette... Rappelez-vous qu'un soir, dans nos guerres du Tyrol, vous surprîtes seul un officier qui s'était écarté imprudemment de ses soldats pour observer le terrain; vous lui rendîtes la liberté, ne regardant pas comme pris légitimement ce qui n'avait pu être défendu. Plus heureux que moi, vous commandiez en chef, et vous avez pu être généreux sans trahir... Aujourd'hui dépositaire de votre sort qui ne m'appartient pas, esclave de ma consigne, je ne puis vous témoigner qu'un intérêt bien impuissant encore. D'ailleurs le conseil en laissant la vie au chef Andreas Hofer, croira sans doute de son devoir de retenir captif un homme dont le retour immédiat dans son pays serait dangereux pour la sécurité des possessions impériales. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu que cette démarche vous attestât ma pitié pour cette jeune fille, ma reconnaissance pour un brave, et tout mon desir d'adoucir les rigueurs qui peuvent m'être imposées contre lui.

ANDREAS.

Général, je vous rendrais encore grace, même s'il fallait mourir!

MARIE.

Mourir... mais ne parlez donc plus de cela, mon père, puisque monsieur le gouverneur dit qu'on vous laissera la vie! vous resterez en prison, mais qu'est-ce que cela fait, la prison!... La prison! cela se partage... la prison! cela s'adoucit...* N'est-ce pas, monsieur le gouverneur, vous me permettrez de rester avec mon père?... oui, vous me le permettez, je le vois, je cours chercher tout ce que j'ai apporté. Guillaume, tenez compagnie à mon père... Michel qui est en bas me conduira à notre auberge... Au revoir, mon père... et vous, monsieur le gouverneur, permettez-moi de baiser votre main, votre main que vous avez tendue généreusement à un proscrit, votre main où notre première rencontre m'a vue verser des larmes de douleur, et où la seconde m'en fait répandre de joie... A bientôt... à bientôt, mon père!

(Elle sort par la gauche.)

* Marie, Andreas, Colmann.

* Andreas, Marie, le gouverneur, Colmann.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, ANDREAS HOFER, COLMANN.

LE GOUVERNEUR, *regardant à sa montre.*

Allons, l'heure s'écoule, et pas de courrier : de moment en moment notre espérance devient plus légitime.

ANDREAS, *à part.*

Bonne Marie !... O mon Dieu ! c'est un grand bienfait de me rendre la vie, puisque la vie, c'est mon enfant ! (*Haut.*) Général, j'userai encore de votre bonté, puisqu'elle est si généreuse pour moi .. permettez que je fasse apporter du vin, bien que ce soit défendu dans la prison ; car il n'est pas juste que mon pauvre camarade Guillaume soit mis au même régime que moi, et arrivant de si loin, il doit avoir besoin de reprendre des forces.

(*Le gouverneur fait signe au geolier qui sort.*)

COLMANN.

Moi ! oh ! j'ai repris toutes mes forces, maintenant que j'ai de l'espoir.

ANDREAS.

N'importe ! deux vrais Tyroliens pour se mieux reconnaître doivent se revoir le verre en main. (*Andreas et Guillaume s'asseyent à la table à gauche. — On apporte du vin. — Le gouverneur fait quelques pas pour sortir, mais un objet semble attirer son attention au dehors, et il s'approche de la fenêtre à droite.*) Tu dois t'en souvenir, Guillaume..... avant d'être les chefs des patriotes du Tyrol, nous étions tous deux à la tête des plus forts buveurs du pays; c'est cette première influence qui nous a valu l'autre peut-être.

COLMANN.

Ah! mon pauvre Andreas, je n'ose point parler de ma joie à te savoir sauvé, quand je pense à celle de tous nos amis, de tous nos compatriotes !.... Depuis que le Tyrol a perdu son *saint*, (car on te nomme toujours comme ça) mais il se croit un pays maudit.

ANDREAS.

Eh bien ! après tout, quand le *saint* du Tyrol aurait été martyr, il n'en eût que mieux protégé la patrie... Et notre hôtellerie, comment va-t-elle ? avons-nous beaucoup de voyageurs ?

COLMANN, *buvant.*

Plus qu'on n'en peut recevoir.

ANDREAS.

Je le crois bien! rien n'achalande comme la gloire !... c'est double profit pour toi : tu nourris les voyageurs dans l'hôtellerie, et tu les guides à travers nos montagnes... car je pense que tu n'as pas abandonné ton premier état eu continuant le mien.

COLMANN.

Au contraire, mon fils Michel l'exerce avec moi en attendant qu'il me succède : d'ailleurs ne faudra-t-il pas te rendre ton hôtellerie quand tu reviendras parmi nous. Quel beau jour pour tous ! mais ce sera une grande fête de plus, dont l'anniversaire restera sur le calendrier.

ANDREAS.

Patience !.. je ne suis pas encore de retour !.. Dieu !... a-t-il le vin confiant !...

COLMANN, *buvant.*

Bah !... tu ne cours plus aucun danger, puisque M. le gouverneur t'en répond... d'ailleurs, à te dire la vérité, il y avait une chose qui me rassurait sur ton sort ; tu avais toujours ta croix, et je me disais qu'elle ne te laisserait pas fusiller.

ANDREAS.

Ah! ma croix... oui, elle est toujours là... toujours au poste... tu ne sais pas que j'avais chargé un de mes compagnons d'infortune... attends, je vais te couter ça.

(*Il achève son verre.*)

LE GOUVERNEUR, *toujours à la fenêtre, à part.*

Mon Dieu !.... mon Dieu !.... se peut-il!.... mais c'est précis, pourtant. (*A Colmann, en lui faisant un signe.*) Brave homme, j'ai deux mots à vous dire.

COLMANN, *à Andreas.*

Ah ! je comprends... il faut que je me retire, c'est la consigne de la prison... je lui demanderai la permission de revenir. (*Se levant et allant au gouverneur.*) Je m'en vas, M. le gouverneur *.

LE GOUVERNEUR.

Restez, au contraire... j'ai besoin de vous pour une triste mission... pour annoncer à votre ami... qu'il est condamné à mort...

COLMANN.

A mort !... et par qui... ? et comment... ?

LE GOUVERNEUR.

Voyez-vous ces signaux, sur cette tour... ?

COLMANN.

Comment ces grandes échelles, ces poutres, qui remuent, ça signifie...

LE GOUVERNEUR.

Ce sont autant de lettres d'un alphabet terrible, dont la gravité et l'urgence des circonstances me font partager le secret... tenez, voyez-vous ?... on répète la dépêche.

COLMANN.

Et l'exécution d'Andreas doit avoir lieu ?

LE GOUVERNEUR.

Attendez. (*Un silence.*) Sur-le-champ.

COLMANN.

Qu'est-ce que vous dites là?

LE GOUVERNEUR.

La vérité, et nul ne sait ce que j'en souffre... Sans doute on aura trompé l'empereur... sans doute l'arrêt lui aura été surpris... mais, enfin, je dois le faire exécuter... Si vous aimez Andreas, songez qu'il faut le préparer au sort qui l'attend. Adieu !

(*Il sort par la grille.*)

* Le gouverneur, Colmann : Andreas, toujours assis.

SCÈNE VII.

COLMANN, ANDREAS HOFER.

ANDREAS.

Eh bien, as-tu obtenu de lui ce que tu voulais ?... viens donc boire un dernier coup.

COLMANN.

Ah ! je n'ai plus soif.

ANDREAS.

Plus soif ! je crois que c'est la première fois que ça t'arrive depuis que nous nous connaissons... il faut donc que ce soit quelque chose de bien extrordinaire... mais, te voilà tout interdit... Qu'est-ce qui peut donc t'inquiéter au moment ou j'ai l'espoir d'être sauvé ?

COLMANN.

Sauvé !...

ANDREAS.

Mais, d'après ce que le gouverneur disait tout-à-l'heure... tu n'en doutais plus toi-même.

COLMANN, *le prenant par la main et l'amenant devant la fenêtre.*

Vois-tu cette machine ?

ANDREAS.

Eh bien... elle est en mouvement... tiens, j'ai gagné mon pari... J'avais gagé avec mon compagnon d'infortune qu'elle remuerait avant la fin de la journée.

COLMANN.

Mais, tu ne sais pas ce que peuvent ces mouvements ?

ANDREAS.

Ah ! je commence à comprendre... allons, parle vite...

COLMANN.

Que je parle... c'est facile à dire... ça !

ANDREAS.

L'incertitude est le seul tourment que je ne supporte pas, Colmann... allons, du courage, ami...

COLMANN, *pleurant.*

Du courage... tu en parles bien à ton aise... si tu étais à ma place... tu n'es que le condamné, toi !

ANDREAS.

Allons !... mon pressentiment ne me trompait pas... par ordre supérieur... n'est-ce pas... Je suis condamné à mort... et l'exécution doit avoir lieu... sur-le-champ ?

(*Colmann fait un signe affirmatif.*)

COLMANN.

Oh !... nous te vengerons... nous nous révolterons... je soulèverai encore le Tyrol.

ANDREAS.

Non... non... je ne veux pas de ces funérailles-là... mon sang va couler, cela suffit. Colmann, songe à mon enfant !... Tu as pris ici le rôle le plus facile, celui de m'annoncer ma condamnation a moi... mais c'est pour faire comprendre à Marie son malheur que je compte sur ton amitié.

COLMANN.

Sur moi... oh ! non... non... J'ai commencé pour toi l'office de tes bourreaux... mais je ne l'achèverai pas sur ta fille.

ANDREAS.

Colmann !.. Colmann !.. tu me rendras pourtant ce dernier service... tu me restes seul au monde .. D'ailleurs si c'est à toi de faire le mal, à toi aussi de le réparer... ta voix va priver Marie de son père... mais ton amour le remplacera pour elle dans l'avenir. Promets moi que tu feras ensuite, à cette pauvre enfant, une large part dans toutes les consolations de la vie... et... si jamais une autre affection devait réparer pour elle toutes les souffrances que lui a coûtées la nôtre... jure que tu protégerais son choix... jure que tu défendrais contre tous le bonheur qu'elle aura préféré librement... juremoi, enfin, que je me survivrai en toi dans mon amour pour elle !

COLMANN.

Andreas, me prends-tu pour ceux qui t'ont abandonné, de me demander ma parole... est-ce que nous autres, nous connaissons les serments quand il s'agit d'un devoir... les serments, c'est bon pour ceux qui se défient.

ANDREAS.

Pardonne-moi... c'est que, cette pauvre enfant, il faudra tant de précautions pour qu'elle y survive... J'entends un bruit de pas, on vient me chercher... Dieu ne veut pas que je la revoie. Ah ! c'est peut-être encore de la clémence.

SCÈNE VIII.

ANDREAS HOFER, GUILLAUME COLMANN; L'OFFICIER, au fond; SOLDATS.

L'OFFICIER.

Prévenu Andreas Hofer, venez entendre votre sentence.

ANDREAS, *d'une voix ferme.*

Colmann, une dernière recommandation : outre les devoirs que je t'ai légués, n'oublie pas que tu as en héritage l'hôtellerie d'Andreas Hofer ; tu peux y vendre l'hospitalité aux riches, mais donne-la toujours généreuse et inviolable aux pauvres, et sur-tout aux proscrits, et n'oublie pas que, si misérable qu'elle soit, l'hôtellerie d'Andreas Hofer a hébergé bien des nuits et bien des jours la liberté du Tyrol... Et avant que je parte, buvons le coup de l'étrier. (*Il amène Colmann à la table et il remplit son verre. — A haute voix :*) A mon pays ! (*Il boit. — Bas à Colmann.*) Songe à ma fille. (*A l'officier, avec résolution.*) Monsieur, je vous suis.

(*Il sort avec l'officier et les soldats par la grille.*)

SCÈNE IX.

GUILLAUME COLMANN, seul.

Il est parti ; je ne le reverrai plus, mon pauvre camarade ! avoir été chercher si loin les balles qui l'avaient respecté au milieu de nous ! Mais Marie... j'y pense... elle va revenir... si elle était témoin... il faut la prévenir... courons... Il est trop tard... la voici.

SCÈNE X.

GUILLAUME COLMANN. MARIE; MICHEL, un paquet à la main, qu'il pose sur la table.

MARIE.

Posez cela, mon bon Michel... Que je vous remercie de tous vos soins... que je suis heureuse!... enfin, rien ne m'empêchera plus de rester auprès du captif... C'est singulier; Michel et moi nous n'avons pas eu de peine à pénétrer cette fois dans la forteresse; les portes en étaient ouvertes, et entrait qui voulait; il paraît qu'il se passe aujourd'hui dans ces murs quelque chose de particulier... Mais où est mon père?...

COLMANN.

Votre père... il va revenir .. il est mandé chez le gouverneur.

MARIE.

Il va revenir, alors je vais l'attendre.

(Elle s'asseoit.)

COLMANN, à part.

Que fait-elle!... oh! il faut l'éloigner. (Haut.) Marie... le gouverneur m'a chargé de vous dire qu'il ne pouvait vous permettre... de demeurer... dès aujourd'hui... dans cette forteresse... il faut qu'il en obtienne l'autorisation... et pour le moment... il est besoin que nous sortions.

MARIE.

Sortir!... sortir!... sans le voir!... attendons qu'il revienne au moins.. je crois que je l'entends.

(Elle remonte la scène.)

MICHEL, qui s'est approché de la fenêtre *.

Mon père, qu'est-ce que j'aperçois là-bas, dans la grande cour... des soldats rangés?

COLMANN.

Silence! malheureux... on va fusiller Andreas... il faut emmener Marie.

MICHEL.

Mon Dieu! prenez mon sang s'il le faut, mais qu'elle n'en meure pas!...

COLMANN.

Venez, Marie.

MARIE.

Oh! pas encore... pas encore... tenez, par cette fenêtre, je verrai venir mon père de loin.

* Michel, Colmann, Marie.

COLMANN.

Marie, n'approchez pas!

(Tous deux se placent devant elle.)

MARIE.

Pourquoi m'éloigner de cette fenêtre?

COLMANN.

Au nom du ciel, croyez-moi, sortons ensemble de ce côté.

MARIE.

Pourquoi de ce côté?... mais qu'y a-t-il donc de l'autre? Oh! mais comme vous voilà pâles tous deux! tous deux tremblants!... mais la peur me gagne, laissez-moi, laissez-moi, je veux regarder par cette fenêtre.

COLMANN.

Marie!... Ah! il vaut mieux qu'elle sache que de voir. Marie, votre père...

MARIE.

Eh bien?...

COLMANN.

Un grand danger le menace; mais si vous voulez m'écouter, me suivre, peut-être pourrez-vous encore détourner le coup... venez... je veux vous mener auprès du gouverneur, nos larmes l'attendriront.

MARIE.

Le gouverneur!

(Elle fait quelques pas.)

COLMANN.

Pas de ce côté; venez par ici, je sais où le retrouver.

MARIE.

Mais dites-moi quel est le danger de mon père .. son arrêt est prononcé?...

COLMANN.

Eh bien! oui...

MARIE.

Et cet arrêt... c'est... parlez!

(Bruit d'une fusillade. Marie pousse un cri déchirant et tombe dans les bras de Colmann.)

MICHEL.

Mon père... oh!... ils l'ont tuée aussi... non.. non... elle vit encore... elle vivra... oh! près de nous, n'est-ce pas?...

COLMANN.

Oui, elle respire... mais toi, écoute, hâte-toi, avant qu'on enlève les restes d'Andreas, il y a sur lui une croix bénie, une relique de ce saint qu'il ne faut pas laisser à ses bourreaux... va, cours, s'il en est temps, reprends-la pour la rapporter à notre église.

MICHEL, s'approchant de la fenêtre.

Grand Dieu! qu'est-ce que j'aperçois!... un homme qui saisit la croix sur la poitrine sanglante d'Andreas et qui l'emporte... et on le laisse faire!... il est déjà bien loin... le misérable!... Oh! je le rejoindrai!...

(Il sort en courant par le fond.)

COLMANN, d'une voix solennelle, et tenant toujours Marie dans ses bras.

Marie Hofer, fille d'un martyr, désormais tu

es pour mon cœur la sœur aînée de mon fils Michel; à vous deux seuls ma vie; et même... si jamais il fallait choisir entre vous deux, s'il pouvait se faire qu'un jour il n'y eût de place dans le bonheur ou dans le salut que pour l'un de vous, oh! alors, je le jure à côté des restes sanglants de mon pauvre camarade... oui, je le jure, Marie Hofer, fille d'un martyr, alors tu serais ma fille unique...

(La toile tombe.)

ACTE SECOND.

(1815.)

Une cour plantée d'arbres dans l'hôtellerie d'Andreas Hofer; porte rustique au fond du théâtre. Au-dessus, un écusson de pierre, avec ces mots : « ANDREAS HOFER, MORT POUR LE PAYS, LE 25 FÉVRIER 1810. Un escalier extérieur à gauche le long des murs de la maison. Dans le lointain, un site montagnard du Tyrol aux environs de Meran. Petite table et chaise sur le devant, à droite; une autre chaise, à gauche.

SCÈNE I.

ARNOLD KELLER; BLUMFIELD, entrant par le fond.

ARNOLD.

Mais, monsieur Blumfield, laissez-moi un instant de tranquillité! Saint-Andreas Hofer, patron du Tyrol, ex-possesseur de cette auberge, n'était pas mieux gardé à vue par les soldats qui l'ont fusillé, il y a cinq ans, que je ne le suis par vous; son orpheline n'est pas escortée avec plus d'exactitude par le jeune Michel, son adorateur, que vos pas ne me poursuivent. Je crois même que la célèbre police autrichienne ne harcèle pas plus activement les conspirateurs de Lombardie échappés à ses prisons.... De grace, laissez-moi respirer.

(Il s'asseoit.)

BLUMFIELD.

Respirez, monsieur le comte, respirez, cela n'a rien d'inquiétant pour ma créance.

ARNOLD.

Et comment voulez-vous que je respire, vous êtes toujours là comme un protêt vivant! toujours là entre moi et la nature. Je vous jure, monsieur Blumfield, que votre personne ne fait pas bon effet dans le paysage.

BLUMFIELD.

Monsieur le comte, vous oubliez que je veux être ici, maintenant, votre humble instrument; ma présence perpétuelle n'a d'autre but que de vous servir, de vous défendre.

ARNOLD.

Je crois bien que vous tenez à ma vie, elle vaut pour vous quatre-vingt mille florins.

BLUMFIELD.

Tout ce que je puis recouvrer de ma fortune; le reste m'a été enlevé par un banqueroutier mort!... vous, du moins, vous êtes encore vivant... Aussi je ne vous quitte plus; je ne porte pas tout mon bien avec moi, comme ce philosophe ruiné de la Grèce, mais je le suis et le surveille de poste en poste; et je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez rendu la petite fortune que vous m'avez prise.

ARNOLD.

Votre petite fortune?... elle n'a pas été prise, elle a été prêtée à quarante pour cent.

BLUMFIELD.

Prêtée soit, mais non rendue. Où est l'avantage pour moi?

ARNOLD.

Mais quelle inquiétude pouvez-vous avoir, monsieur Blumfield? Je suis le seul héritier de mon oncle; mon oncle est mort dans ces montagnes même, et il me laisse une immense fortune.

BLUMFIELD.

Dont vous n'êtes pas encore en possession. Je n'ignore pas, monsieur le comte, que votre oncle était brouillé avec vous au moment de sa mort, qu'il a déclaré valable malgré vous un mariage contracté dans sa jeunesse, et qui n'avait point été légitimé par l'opinion.... qu'il a reconnu l'enfant né de ce mariage, cet enfant dont la mère est morte dans l'exil où l'avait reléguée la fureur jalouse du comte Keller, fureur que vous avez pris soin d'allumer vous-même... Je n'ignore pas que votre oncle, soupçonnant vos insinuations contre sa femme de n'avoir pas été absolument désintéressées, voulait rendre tout à son fils; qu'il était parti pour aller à sa recherche, et qu'il avait écrit (c'est de notoriété publique) un testament qui vous déshéritait en faveur du jeune Frédéric.

ARNOLD.

Oui, mais mon oncle, en admirant un paysage, s'est laissé tomber avec son guide au fond d'un précipice, lui et ses mauvaises intentions et ce testament, qui ne contient à présent de legs que pour les chamois et les bouquetins.

BLUMFIELD.

Il n'importe : vous savez la décision du tribunal de commerce de Glaris, à la nouvelle de la mort de M. Keller...., ce n'est que lorsque l'illégitimité ou le décès du jeune Frédéric se-

ront dûment constatés, que vous serez possesseur définitif de la fortune de votre oncle.

ARNOLD.

Mais, en supposant que Frédéric vive encore, ce qui n'est pas probable, attendu qu'il n'a point répondu aux dernières lettres qui lui forent adressées, comment prouverait-il sa légitimité, que mon oncle n'avait point encore reconnue juridiquement? Tous les titres de Frédéric sont dans le portefeuille du défunt avec le testament, et le défunt ne serait pas facile à retrouver. Ainsi vous devez être tranquille, monsieur Blumfield, vous serez payé... à quarante pour cent. Mais j'ai bien droit à mon tour de vous demander des intérêts sur le paiement des vôtres, et je réclame pour cela un peu de solitude. Si vous persistez à m'imposer les agréments trop prolongés de votre conversation, nous nous fâcherons, monsieur Blumfield, et en demandant raison au créancier, je parviendrai bien à l'avoir de la créance.

BLUMFIELD.

Pas si bête que de me laisser tuer, mon cher monsieur : ce serait la plus sotte manière de vous donner quittance. Toutes mes précautions sont prises contre l'industrie de mon débiteur; mes créances sont en bonnes mains; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul que vous ayez ruiné. Plusieurs de mes confrères... en imprudence, sont sur vos traces; ils savent que vous êtes retenu ici pour faire constater le décès de votre oncle, et ils arriveront bientôt pour me prêter main forte.

ARNOLD, se levant *.

Bientôt!

BLUMFIELD.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas nous brouiller. Allons, ne suis-je pas votre meilleur ami? N'ai-je pas intérêt autant que vous à vous voir en possession d'une fortune sur laquelle je n'aurais plus le moindre droit si elle passait dans les mains de votre cousin? C'est pour vous l'assurer que je me suis mis à votre service, c'est-à-dire à celui de vos espérances. Si ce jeune Frédéric est mort, profitons de son décès; s'il est vivant, tâchons de le rendre le moins indiscret qu'il se pourra. Tenez, je n'ai plus d'état, grace à vous; si vous devenez riche, je ne vous demande qu'une chose pour toute ma fortune que vous m'avez prise, c'est de me faire votre intendant.

ARNOLD.

Vous! mon intendant?... ah! vous voulez m'infliger la peine du talion, M. Blumfield... mais votre fortune était de 80,000 florins, et la mienne sera de 600,000!... allons, vous n'êtes pas raisonnable.

* Blumfield, Arnold.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis THADÉE.

MARGUERITE, paraissant à la porte en haut de l'escalier.

Thadée!...

THADÉE.

Madame?

MARGUERITE.

Où est mon mari?

THADÉE.

Il est allé conduire des voyageurs dans le glacier d'Arnstall.

MARGUERITE.

A son âge! et relevant à peine de maladie... quelle imprudence! si le pied lui manquait!...

THADÉE.

Dam, c'est qu'il n'y avait personne pour conduire ces messieurs.

MARGUERITE.

Comment, et toi?

THADÉE.

Oh! moi, M. Colmann n'a pas voulu, parceque... c'est que dans les glaciers, voyez-vous, ça me fait un drôle d'effet... ma tête veut toujours s'en aller avant mes jambes.

MARGUERITE.

Et mon fils, pourquoi n'est-il point parti à la place de son père? où est-il?

THADÉE.

Je ne sais pas.

ARNOLD, s'approchant.

Je puis vous le dire, ma chère hôtesse. J'ai vu la belle Marie se diriger du côté du petit bois : votre fils doit s'y trouver, je le jurerais; je crois que si l'ombre de la charmante orpheline s'égarait en la suivant, elle n'aurait qu'à s'adresser à notre jeune homme, pour qu'il la remît en bon chemin. Il est amoureux et jaloux à faire frémir; l'autre soir, Marie a paru un instant à cette noce qui s'est faite dans le pays; Michel ne la quittait pas des regards, et lorsque l'attention d'un danseur s'arrêtait sur l'orpheline un peu trop long-temps, l'œil de Michel s'allumait de colère... Vraiment, je me sens rajeunir à voir aimer comme cela, et je me reporte au temps de mes illusions, au temps où j'ignorais les maux de la vie... (se tournant vers Blumfield.) et les créanciers, monsieur Blumfield.

MARGUERITE, à part.

Se peut-il? ce serait donc là le secret de cette souffrance dévorée, de cette humeur sauvage, de ce caractère indomptable, que rien ne pouvait expliquer pour moi! (A Arnold.) Ainsi, vous croyez qu'il aime cette jeune fille?

ARNOLD.

Je crois toujours à ce que je vois, madame

Colmann, sauf meilleurs yeux, et si vous ne les mariez bientôt...

MARGUERITE.

Oh! s'il se pouvait... mais n'en parlons pas.... d'ailleurs pour le moment, j'ai une autre inquiétude... mon mari qui est allé dans l'Armstall, convalescent comme il l'est!...

ARNOLD.

Oui, les promenades sont meurtrières dans votre pays... il n'y a rien de dangereux dans ces montagnes comme l'admiration... rien de mortel comme le pittoresque; il n'y a pas de site qui n'ait donné lieu au moins à deux tableaux et à trois sinistres... C'est votre plus beau point de vue qui m'a mis en deuil de mon oncle. (A part.) Mais à propos, puisqu'on se promenant on peut se casser le cou, j'y pense... (Haut.) Voulez-vous venir promener avec moi, monsieur Blumfield?... allons donc du côté des glaciers.

BLUMFIELD.

Où vous irez j'irai, mon cher monsieur. (A part.) Mais partout où il y aura du danger, je le laisserai bien marcher le premier.

ARNOLD.

Allons, monsieur Blumfield, passez donc.

BLUMFIELD.

Après vous... après vous...

(Ils font quelque temps des cérémonies et sortent.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, seule.

Mais pourquoi donc Marie n'épouserait-elle pas notre fils? Lorsqu'elle a été appelée à Vienne par le gouvernement, Colmann disait qu'elle ferait quelque grand mariage; mais puisqu'elle est revenue dans le pays pour toujours... oh! oui... M. Keller avait raison, il faut que Michel soit heureux... car si l'amour seul a pu faire d'un joyeux montagnard un solitaire triste et irascible, le désespoir pourrait changer peut-être un jour l'honnête homme en un... oh! non, jamais!... mais cependant, tout jeune encore, je me le rappelle, son amour était précoce de jalousie et de violence... oui, le fils de notre voisin Wilhem, porte encore la profonde cicatrice du coup dangereux dont il fut frappé dans son enfance par Michel, pour je ne sais quelle préférence puérile de la petite Marie!... nous avions méconnu la cause de ces emportements... mais maintenant tout cela m'inquiète... il faut que mon fils soit heureux!... j'en veux parler à Guillaume dès aujourd'hui... mais il ne revient pas.

SCÈNE IV.

MICHEL, MARGUERITE.

MICHEL, entrant par le fond.

Grace à ce petit berceau que je viens de lui faire, elle pourra désormais se livrer à ses chères lectures, en face de son point de vue favori et à l'abri du soleil... mais à quoi bon? elle ne m'en aimera pas davantage... elle ne m'accordera même pas un sourire pour récompense!...

MARGUERITE.

Ah! c'est toi, Michel!... enfin... mais qu'es-tu donc devenu depuis ce matin?...

MICHEL.

Ma mère!... j'allais... j'étais...

MARGUERITE.

Tu étais... à rien faire, sans doute, et pendant ce temps des voyageurs se sont présentés, qu'il fallait conduire à l'Armstall... et ton père a été obligé de leur servir de guide, malgré son âge!... malgré son état de convalescent!

MICHEL.

Mon père! Ah! quelle bonte vous me faites!... Mais il n'y a pas de danger sur la route qu'il a suivie... ah! s'il avait mené ces étrangers au l'asseyer, je ne dis pas.

MARGUERITE.

Il n'importe, je suis toute tremblante.

MICHEL.

Eh bien! ma mère, je cours à sa rencontre, et je vous le ramène.

SCÈNE V.

MICHEL, Guillaume COLMANN, MARGUERITE.

COLMANN.

C'est inutile, me voici.

MARGUERITE.

Guillaume!... ah! comme tu nous as inquiétés... tu es tout en sueur! assieds-toi et bois un peu de vin... Quelle imprudence!

COLMANN.

Que veux-tu, ma pauvre Marguerite, c'étaient des Anglais... très pressés... en train de faire une partie de campagne de cinq ans... Ils s'amusaient à l'heure par suite d'une gageure et ils n'avaient pas le temps d'attendre; pas d'autre guide! je ne savais où était Michel et je ne pouvais, en conscience, faire perdre à ces étrangers le plaisir de visiter nos montagnes; à vous, mes bons amis, les guinées qu'ils m'ont données et que j'ajoute au patrimoine de notre fils.

(Il s'approche d'une table, s'essuie le front et boit un verre de vin que Thadée apporte.)

MICHEL.

Mon père, voulez-vous me rendre encore plus coupable?

MARGUERITE.

Eh! qu'est-ce que cela fait, des guinées au prix de l'inquiétude? J'aimerais mieux être tranquille et pauvre. Ce n'en est pas moins une folie à toi d'aller soutenir les autres sur le bord des précipices quand on a tant de peine à se soutenir soi-même.

MICHEL.

Ma mère! de grace...

COLMANN.

Non, non! laisse-la dire... par le fait elle a raison, et si j'avais su mes forces tellement affaiblies, je me serais refusé à servir de guide aujourd'hui. Un guide à travers nos montagnes, c'est un défenseur dans une guerre contre les éléments, c'est un pilote dans une navigation par terre... Il n'a pas le droit d'avoir la tête faible, d'avoir les pieds peu assurés. Chez lui, la maladresse est un crime, le vertige est une trahison... car à sa vie est attachée celle des voyageurs; et même quand il périt auprès d'eux, comme ce pauvre Hermann avec le comte Keller, même alors le guide n'est pas absous encore des malheurs qu'il a partagés. Aussi... cette journée sera la dernière où le vieux Guillaume Colmann aura rempli ses fonctions de guide qu'il lègue à son fils; il se contentera de recevoir les voyageurs dans son hôtellerie. Michel, à toi seul, désormais, ce bâton ferré dont je t'ai appris à te servir dans nos marches, et souviens-toi que tout voyageur doit être un dépôt vivant que Dieu remettra inviolable entre tes mains.... Songe que ton œil, ton pied, ton bras, ne sont plus que ceux de l'étranger, que ta vie appartient à la sienne, et que la surveillance et la protection du guide, c'est l'hospitalité de la route.

MICHEL.

Mon père, Dieu me prêtera la force et l'adresse. Je tiendrai de vous le courage et la loyauté.

COLMANN.

Quand je t'aurai légué les bénéfices de ma double profession de guide et d'hôtelier, il ne me manquera plus, afin de pouvoir m'endormir tranquille sur ton bonheur, que de te voir quitter cette humeur triste et sauvage, dont tu nous effraies depuis si long-temps. Ton chagrin paraît si opiniâtre que souvent j'ai frémi qu'il ne s'y mêlât un remords!... (*Mouvement de Marguerite et de Michel.*) Oh! non, non, je ne l'ai pas cru; mais parle, rassure ton père qui t'interroge avec anxiété. Te sens-tu un peu trop isolé dans la vie? je ne demanderais pas mieux que de te voir prendre une compagne; tu seras riche, tu n'es pas plus mal qu'un autre, et tu peux élever tes prétentions très haut.

MICHEL.

Quoi! vous pensez, mon père...

COLMANN.

Je pense que Jeanne Stormer te conviendrait parfaitement, et que je ne désespère nullement de te la faire obtenir... Eh bien! tu ne réponds rien? N'est-ce pas une belle fille?... et qui a déjà refusé plus d'un parti qui te vaut.

MICHEL.

Mon père, cela est vrai, mais je ne l'épouserai pas.

COLMANN.

Un jolie blonde comme cela, la fille d'un landamman... tu es bien dégoûté!... et la raison de ce refus dédaigneux?

MICHEL.

Mon père, ne la demandez pas... je ne puis vous la dire.

MARGUERITE.

Pourquoi ne la dirais-tu pas, Michel? ce n'est pas pour toi une cause de désespoir.

MICHEL.

Quoi! ma mère, vous savez...

COLMANN.

Qu'est-ce donc?

MICHEL.

Ma mère, je vous en prie...

MARGUERITE.

Non, non! je veux parler... et qu'est-ce qui empêcherait que Michel épousât Marie?

COLMANN, *se levant.*

Marie! la fille d'Andreas Hofer [1]!

MARGUERITE.

Eh bien! oui!... la fille de ton ami, de ton camarade!

COLMANN.

La fille du martyr, du *saint* de notre Tyrol!... Tu l'aimes, Michel?

MICHEL.

Si je l'aime!... Je voulais vous cacher mon amour, mon père; mais puisqu'on en a trahi le secret malgré moi, connaissez-le tout entier. C'était la compagne de mon enfance, vous le savez; je l'aimais tant que je ne pouvais sentir toute la puissance de cette affection! Voir Marie, vivre à côté d'elle, c'était une habitude tellement faite à mon existence, que j'ignorais que c'en fût une si terrible nécessité; on ne connaît point le prix de l'air qu'on respire tous les jours sans obstacles... mais ce fut lorsqu'elle s'éloigna de nous, que je compris qu'elle emportait avec elle ma patrie, mon bonheur et ma vie! Alors j'étouffais, renfermé dans ces campagnes où elle manquait! je me croyais aveugle en face de ce soleil qui ne l'éclairait plus!... Je me sentais mourir lentement, exilé loin d'elle dans mon pays natal!... Et quand elle nous revint... oh! quand elle nous revint... non, je ne vous dirai pas ce que j'éprouvai... mes yeux se rouvrirent, ma poitrine s'élargit... il me semblait que je renaissais!... je retrouvai ma patrie à côté d'elle, ma vie à ses pieds.... Et puis soudain, je sentis qu'elle ne m'aimait pas... un abîme de glace sembla nous séparer. Tous les maux de

[1] Colmann, Michel, Marguerite.

l'exil, toutes les tortures de l'absence me reprirent à ses côtés... et si elle ne me donne pas un peu d'espérance, mon père, bientôt, je vous le dis, bientôt il vous faudra pleurer votre enfant.

COLMANN.

Malheureux! que me dis-tu là!... mais cette union est impossible!... Tu ne sais pas ce que c'est que la fille d'Andreas Hofer!... Il vaudrait mieux, pour toi, aimer l'héritière d'un grand seigneur; la vénération du Tyrol entier s'est reportée vers elle et lui impose un mariage digne de son nom! Et toi, qui es-tu? qu'as-tu fait pour supporter tant d'honneur? quel exploit si glorieux, quel mérite si grand pourraient te faire soutenir victorieusement une si exigeante attention? D'ailleurs, j'ai promis à Andreas de laisser sa fille libre de son choix... et Marie ne peut t'aimer... Marie est devenue une femme d'une autre classe durant son séjour à Vienne; elle ne nous appartient plus que par son amitié... son amitié seulement... et son amour ne choisira pas un villageois comme toi, qui tiendra une auberge et servira de guide à des voyageurs toute sa vie... Songe que l'empereur lui a envoyé des lettres de noblesse, lui a fait donner une éducation de grande dame, et a voulu lui faire épouser un des officiers de la couronne; oui, ce même gouvernement qui avait trahi son père! car, telle est la reconnaissance tardive des puissants; ils élèvent une colonne au mort, mais ils avaient à peine un hôpital pour le mourant.

MICHEL.

Que me dites-vous là... Marie serait la femme d'un autre! Oh! celui qui voudrait me la prendre, quel qu'il fût... j'en jure par mon amour, s'il y réussissait, il me donnerait quelque chose en échange d'elle.

COLMANN.

Quoi donc?

MICHEL.

Sa vie!...

COLMANN.

Malheureux! de quel droit?

MARGUERITE.

Mais qui te dit que Marie ne l'aimera pas... son cœur est resté libre à Vienne, puisqu'elle a voulu revenir parmi nous; si elle n'a que de l'amitié pour Michel, c'est le seul jeune homme pour qui elle en ressente autant.

COLMANN.

Et quand elle l'aimerait même, je ne sais si ce mariage devrait se faire... Marie est riche à présent... Voulez-vous qu'on dise que j'ai abusé de l'influence que me donnent mon âge, le souvenir de l'amitié de son père et notre vie commune, pour attirer dans ma famille l'honneur et l'avantage d'une telle union?

MARGUERITE.

Et ce sont de pareilles raisons qui pourraient te faire hésiter, lorsqu'il s'agit de la vie de ton fils!... qui t'empêche d'essayer, du moins?...

COLMANN.

Essayer de faire ce que je ne dois pas!

MICHEL.

Eh bien! puisque Marie ne peut être à moi, je n'attendrai pas qu'on me l'enlève... j'aime mieux une mort plus prompte... Je vais de ce pas m'engager dans les régiments que l'empereur d'Autriche fait former dans le Tyrol. Croyez-moi, mon père, épargnez-vous de chercher votre fils parmi ceux qui reviendront.

(Il fait quelques pas*.)

COLMANN.

Michel! Michel!... calme-toi!

MARGUERITE.

Et lorsque peut-être tu pourrais faire avec quelques mots le bonheur de ce pauvre enfant, tu n'essayerais même pas?... Ah! Guillaume! Guillaume, qui aimes-tu donc, puisque tu n'aimes pas ta famille?

COLMANN.

Je ne vous aime pas?... moi?... ma vie entière est là pour répondre!

MARGUERITE.

Eh bien, alors, parle pour lui... Tiens, j'aperçois Marie qui descend de la colline, un livre à la main... il faut l'interroger à l'instant.

COLMANN.

A l'instant...

MICHEL.

Oh! oui! l'incertitude est si horrible.

COLMANN.

Je vais faire ce que vous voulez... je n'aurai rien à me reprocher si je ne réussis point.... si je réussis, je n'en dirai point autant peut-être, mais son bonheur m'absoudra.

MARGUERITE.

Et moi, j'espère dans l'avenir. Viens! Michel!... laissons ton père avec Marie.

MICHEL.

Ah! mon père! faites que je puisse espérer seulement, et vous m'aurez donné deux fois la vie...

(Il rentre avec Marguerite dans la maison.)

SCÈNE VI.

MARIE, GUILLAUME COLMANN.

COLMANN.

Que lui dire? et par où entamer l'entretien?

MARIE, costume tyrolien, en deuil simple et élégant.

Ah! c'est vous, mon bon Colmann... quelle douce promenade je viens de faire... et comme notre beau pays vaut mieux que la capitale où me reléguait la faveur de l'empereur! combien je préfère ces vêtements simples aux parures que je portais à Vienne! ici tout semble me

* Michel, Colmann, Marguerite.

connaître... hier, je ne regrettais qu'un peu d'ombrage, en admirant mon site favori... et aujourd'hui, je ne sais comment, les branches de nos arbres ont semblé s'incliner pour m'en donner.

(Elle pose son livre.)

COLMANN.

Vous êtes donc décidée, Marie, à passer votre vie entière avec nous?

MARIE.

Ma vie .. mais ce ne sera qu'un triste et long souvenir... je n'existe que pour porter le deuil.

COLMANN.

Je ne puis vous dire, Marie, combien je suis heureux d'apprendre que vous ne nous quitterez plus, moins encore pour moi, qui n'ai plus long-temps, sans doute, à être heureux de votre vue, que pour un autre dont la vie est attachée à la vôtre, comme la mienne l'est à la sienne.

MARIE.

Et qui donc?

COLMANN.

Mon fils Michel... qui vous aime.

MARIE.

Qui m'aime!

COLMANN.

Oh! sans espérance! Marie, sans espérance... il sait bien qu'il ne peut prétendre à vous... je le lui ai dit assez moi-même, allez... mais, depuis son enfance, vous êtes sa seule pensée... son amour pour vous a changé son caractère, désolé son cœur... que voulez-vous... on ne peut pas renoncer en un instant, à tout ce qui vous fait vivre... mais, si vous l'exigez... avec le temps... vous avez tant d'empire sur lui... il se résignera... et pourvu que vous ne nous quittiez pas... qu'il vous voie toujours... ça le guérira... le moyen est infaillible... Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je ne sais plus ce que je dis.

MARIE.

Michel!... il m'aimait!... j'avais espéré me tromper; j'espérais n'être la source d'aucun chagrin pour ce cœur où toutes les passions sont extrêmes... S'il faut vous parler franc, mon bon Guillaume, je ne desire point me marier et je m'étais faite à l'idée de ne voir toute ma vie, dans Michel, qu'un frère.

COLMANN.

Ah! je devrais déjà être trop heureux de ce que vous me dites là... mais, ces amoureux sont si exigeants... oh! si je pouvais espérer qu'un jour sa passion pût vous toucher!... si je pouvais compter pour lui dans mon héritage toutes les vertus que vous avez, tout le bonheur qui lui serait promis avec vous... oh! alors, moi et Marguerite, nous baiserions vos pieds, nous vous adorerions comme notre ange gardien... qui deviendrait après nous celui de notre fils...

MARIE, à part.

Pauvre Colmann!... puisqu'un peu d'espoir le rendrait si heureux, pourquoi ne pas le lui donner... (Haut.) Eh bien, je ne fais point encore de réponse à la demande, honorable pour moi, que votre fils vaut bien faire de ma main; mais j'y réfléchirai... et plus tard, je ne dis pas...

COLMANN.

Vraiment!... vous daignez lui donner un peu d'espoir...!

MARIE.

Oh! un instant!... je ne sais ce que le ciel ordonne de ma destinée; mais jusqu'au jour où je dirai à Michel: « Je suis votre femme... » si ce jour arrive... je vous demanderai, Colmann, de me garantir ma liberté sur votre honneur, et de la défendre.

COLMANN.

Marie... le serment que vous réclamez, je l'avais fait à votre père, il est encore plus sacré; mais vous ne démentirez pas l'espoir que vous venez de me donner... oh! non... et puis, Michel, il est si bon... si loyal, il a tant de cœur... et puis... et puis... c'est un beau garçon, et qui sera riche: et après tout, maintenant que j'y pense... voyez-vous, je ne sais pas si vous auriez mieux pu choisir! oh! je cours dire à mon fils! ah! qu'il va être heureux... et Marguerite donc? oh! cette pauvre Marguerite! ah! vous êtes un ange!... la fille de notre héros ne pourrait être que notre bienfaitrice... ah! je ne puis plus contenir ma joie!... mes larmes m'étouffent et je ne demande plus qu'une chose à Dieu: c'est qu'il me laisse vivre assez pour vous voir heureuse avec lui.

(Il rentre précipitamment dans la maison.)

SCÈNE VII.

MARIE, puis FRÉDÉRIC.

MARIE.

Pauvre homme! sa joie me fait plaisir et me fait peur en même temps; j'ai peut-être eu tort de laisser échapper ces paroles qu'il peut prendre pour un engagement... Michel est un bon et loyal garçon, mais il n'est pas, peut-être, de ceux... parmi lesquels j'aurais aimé à chercher un époux... si le culte de la mémoire de mon père, maintenant, ne devait pas être la seule affection de ma vie.

FRÉDÉRIC, à la porte du fond, et paraissant chercher.

Personne ici... qui pourrait me dire si je suis à l'hôtellerie d'Andreas Hofer?

MARIE *.

C'est bien celle-ci, Monsieur.

FRÉDÉRIC, à part.

Quelle est cette femme?... à ces vêtements simples, je dois reconnaître la fille d'auberge:

* Frédéric, Marie.

pourtant, cette physionomie noble... et pourquoi la probité et l'innocence n'auraient-elles pas aussi leur noblesse... (Haut.) C'est donc bien cette hôtellerie que tient Guillaume Colmann ?

MARIE.

Lui-même.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est cela, je le chargerai de ma commission pour la fille d'Andreas, en ce moment à Vienne, m'a-t-on dit : et puis je pourrai repartir promptement pour Glaris où est mon père. (Haut.) Savez-vous, mon enfant, où je trouverai des chevaux ?

MARIE.

Je ne puis vous être utile, Monsieur; mais je vais prévenir M. Colmann de votre arrivée.

(Elle reprend son livre.)

FRÉDÉRIC, à part.

Comment, en ce pays les servantes d'auberge lisent!... (Haut.) Veuillez me permettre dn je et un coup d'œil, ma belle enfant... (Il lui prend le livre des mains.) Schiller! *Guillaume Tell...* quoi! vous lisez Schiller... à qui donc est ce livre?...

MARIE.

Mais à moi.

FRÉDÉRIC.

Que vois-je! sur la première page : «Les étudiants de l'Université de Vienne... hommage de respect profond à la fille du martyr du Tyrol, Andreas Hofer... » Comment, vous seriez? vous êtes?...

MARIE.

La fille d'Andreas Hofer... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle porte le deuil dans le costume de son pays ?

FRÉDÉRIC, se découvrant.

Vous!... oh grâce pour moi!... pour ma familiarité insolente... vous la fille de ce martyr dont je fus le compagnon d'infortune, dont je reçus, dans la prison, les derniers vœux... oh! pardonnez-moi...

(Il se met à genoux.)

MARIE.

Relevez-vous, relevez-vous!... quoi!... vous, Monsieur, se peut-il! oh! quelqu'un qui pourra me parler de mon père... m'apprendre quelque chose de lui... un homme d'une classe à me comprendre dans mes douleurs et dans mes idées nouvelles... Quel est votre nom, monsieur, qu'avez-vous à me dire?...

FRÉDÉRIC.

Il est un objet dont la seule vue vous expliquera ma mission auprès de vous.... on vous a parlé sans doute d'une croix bénie, que portait votre père!...

MARIE.

Une croix bénie, qui l'avait secouru dans ses victoires, qui l'avait suivi dans ses malheurs, une relique que le pays entier redemande, et que mes larmes attendent toujours!... vous savez où elle est, monsieur? .. il se pourrait!

FRÉDÉRIC.

La voici... je l'ai reprise sur la poitrine de la victime, cette croix sanglante et trouée par les balles!

MARIE.

Cette croix!... elle était sur le cœur de mon père, lorsqu'il cessa de battre pour moi!... oh! qu'elle vienne sur le mien!... mon père n'est plus mort tout entier pour moi, je retrouve sur cette triste dépouille son dernier souffle!... elle me redit les derniers vœux de sa tendresse... Oh! relique sacrée de ce martyr qui veille sur son enfant, révèle-moi toujours sa volonté!... sois ma consolation, mon guide, mon soutien!... Mais qui êtes-vous donc, monsieur?... à qui dois-je tant de reconnaissance?...

FRÉDÉRIC.

On vient.. ce lieu n'est pas sûr; plus tard je vous dirai tout...

(Il s'éloigne de quelques pas.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, au fond; MARIE; MICHEL, MARGUERITE, descendant de la maison, puis THADÉE, ARNOLD et BLUMFIELD.

MICHEL.

Marie... mademoiselle Marie... est-il bien vrai?... vous me permettez d'espérer... ah! c'est trop de bonheur !

MARIE.

Oh! oui!... il est vrai! mon bon Michel... mais j'ai peut-être eu tort dans notre commun intérêt... j'ai réfléchi et mon intention est de ne jamais me marier... ainsi, Michel, ne voyez en moi qu'une sœur bien dévouée, qui restera toujours auprès de vous, mais une sœur seulement, je vous le répète, c'est mon intention irrévocable... (à part.) ce doit être la volonté de mon père!...

MICHEL.

Son intention irrévocable! se peut-il!...

MARGUERITE.

Oh!... calme-toi!... nous la fléchirons avec le temps.

(Marie s'éloigne par la droite en faisant un salut à Frédéric.)

FRÉDÉRIC, à Thadée qui est sorti de la maison.

Une chambre... je m'arrête ici.

THADÉE.

Quel nom, monsieur ?...

FRÉDÉRIC.

Paolo Liorentz.

ARNOLD, venant avec Blumfield du dehors.

Je n'ai pu casser le cou à mon remords ambulant... Tiens! quel est ce jeune homme ?

(Il regarde attentivement Frédéric qui donne sa valise au garçon d'auberge. *)

* Michel, à droite sur le devant; Blumfield et Arnold, à droite au fond; Frédéric, montant l'escalier, suivi de Marguerite et de Thadée.

MICHEL.

Où donc ai-je vu ce voyageur?... je ne sais... mais il me semble que c'était dans une circonstance fatale... Et Marie qui m'avait permis d'espérer, il n'y a qu'un instant... et qui maintenant... (Il regarde Frédéric avec défiance.) C'est singulier!...

ACTE TROISIÈME.

Une chambre basse de l'hôtellerie; porte au fond; portes latérales; table à gauche.

SCÈNE I.

MARIE, assise; FRÉDÉRIC, debout auprès d'elle.

FRÉDÉRIC.

Vous me demandez l'histoire de ma vie... elle sera brève... les douleurs ne parlent longtemps que dans le cœur de ceux qui en souffrent.

MARIE.

Je vous écoute, monsieur; en fait de douleurs, je puis tout comprendre.

FRÉDÉRIC, s'asseyant.

Ma mère était une Italienne, Giuletta Martelli... elle fut aimée, quoique pauvre, d'un riche gentilhomme helvétien, qui l'épousa... Celui-ci, craignant d'irriter sa famille, tint ce mariage secret, ce qui fut fatal à la réputation de ma mère... Pour comble de malheur, les registres de l'état-civil furent consumés dans un incendie, il y a quinze ans, à Glaris, ainsi que vous avez pu l'apprendre... Les seuls titres de ma mère demeurèrent en la puissance de son mari qui les avait tenus cachés..... Alors un homme, un parent, un monstre!... inspira des soupçons à mon père sur l'honneur de sa femme... Il inventa des preuves, suborna des valets, et excita à un tel degré la fureur crédule de mon père, qu'il chassa à tout jamais la comtesse, en lui laissant une misérable pension, mais en lui refusant le titre d'épouse... Ma mère jetée à la porte du logis avec ignominie, s'enfuit seule, à pied, égarée, mourante, mais trouvant toujours des forces pour s'éloigner du théâtre de son outrage.... elle promit de ne jamais redemander secours à la main qui l'avait frappée impitoyablement et tint parole, même en sentant qu'elle allait devenir mère... elle aima mieux partager avec moi ses faibles ressources, que de m'exposer, en implorant mon père pour moi, à la honte d'être désavoué... Devenue toute ma famille, ce qu'elle fit pour moi, pourrais-je jamais vous le dire!... L'hiver elle se dépouillait pour son enfant de ses vêtements, et toujours elle se privait de son pain... et quand mon âge réclama une éducation digne de la classe ou je pouvais rentrer plus tard... son affection se surpassa encore, en cruanté industrieuse, pour elle-même... en bienfaisance inépuisable, pour moi... Le travail de ses nuits payait celui de mes journées... elle se fit ouvrière pour me conserver gentilhomme... L'infortunée profitait de mon sommeil pour continuer, malgré moi, une tâche au-dessus de ses forces... Je m'aperçus qu'elle me trompait... mais trop tard... un germe de destruction était déja en elle... et ma mère, ma pauvre compagne, mon seul soutien, ma généreuse et noble mère... elle mourut de sa tendresse pour moi... elle mourut inquiète de ma seule destinée (sa voix s'altère.) et ne regardant que ma route sur la terre, quand la sienne déja s'ouvrait dans le ciel... Ah! pardonnez-moi les larmes que m'arrache ce souvenir.

MARIE.

Ah! mes pleurs n'avaient pas attendu les vôtres.

FRÉDÉRIC, se levant.

Oh! le calomniateur qui a torturé si longuement ma mère jusqu'à la faire mourir... oh! celui-là, je le jure... son supplice sera moins long peut-être, mais il n'est pas moins certain... le calice qu'il a fait boire à ma mère, il en reste encore une lie dont je ferai pour lui un poison... Je n'ai jamais tenu une arme sans penser à cet homme... et que le ciel soit béni qui me permet d'espérer une vengeance complète... car ce traître est démasqué... mon père m'a écrit... il a appris avec désespoir la mort de ma mère, dont il avait reconnu l'innocence!... il n'attend que moi, pour me rendre son amour... Les titres qui consacrent mes droits de fils légitime sont encore en son pouvoir... et je reprendrai dans ses bras son nom, pour le graver sur la tombe de ma mère; son bien, pour l'arracher a ce misérable, notre ennemi, qui espère dans le testament d'un oncle pour réparer sa fortune épuisée par la débauche. Cependant je suis inquiet de mon père... sa lettre n'a pu m'être remise, par l'ami qui l'a reçue en mon nom, que six mois après le jour où elle avait été écrite...

MARIE.

Qui vous avait empêché de la recevoir plustôt?...

FRÉDÉRIC.

J'étais jusqu'alors dans les prisons de Milan, et mon père l'ignorait... oui, c'est là mon secret aujourd'hui; à peine sorti de la forteresse de

Mantoue, où je connus Andreas, je m'étais mêlé à quelques généreux Milanais qui voulaient empêcher que leur belle Italie fût changée par des baïonnettes en un avant-poste allemand. Je fus arrêté à l'occasion d'une émeute; je m'échappai heureusement; mais j'appris en route, près d'arriver ici, que j'avais été condamné à mort par contumace.

MARIE.

Comment!... un tribunal autrichien vous a condamné à mort... vous n'avez d'autre refuge contre lui que la fuite dans votre patrie dont vous êtes à quelques lieues seulement.. et vous restez ici tranquille, depuis si long-temps, ici, dans le Tyrol, dans une province de l'Autriche... ici, à deux pas d'une ville occupée par leur garnison?

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

MARIE.

Mais vous ne partez pas à l'instant?...

FRÉDÉRIC.

Non, je ne le puis...

MARIE.

Mais qu'est-ce qui peut donc causer cet excès d'imprudence, ou plutôt de folie?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! s'il faut tout vous dire, c'est qu'un pouvoir plus fort que moi m'attache à ce pays, à cette terre, à cette maison... c'est qu'il y a ici un être qui est devenu l'arbitre de ma vie, le seul but de mes espérances, le seul mobile de mes actions... et cet être... c'est vous!...

MARIE.

Moi!...

FRÉDÉRIC.

Vous même, depuis que je suis près de vous, j'ai oublié ma patrie, j'ai oublié mes devoirs, j'ai oublié jusqu'à ma mère, je crois!... absorbé, perdu, fasciné, je vis de vous voir, de vous suivre, de vous attendre; je vous aime à tel point que je ne sais plus quelles contrées, quelle nature, quels hommes m'entourent! je ne connais plus que vous, vous seule; je ne veux plus de la vie, si vous n'y êtes avec moi... je ne veux plus du nom et des biens de mon père, si vous ne voulez pas les partager!

MARIE.

Les partager!... les partager! mais je ne le puis... et quand je vous aimerais, je suis attachée à mon pays par des liens de reconnaissance, par les devoirs de mon nom!... mon père, s'il vivait....

FRÉDÉRIC.

Votre père!... ah! son instinct secret et involontaire nous destinait l'un à l'autre, puisque Dieu lui inspira de me confier sa croix pour nous mettre en présence l'un de l'autre!... ah! j'ai confiance au pouvoir de ce talisman sacré, puisqu'à travers tant de périls il m'a conduit à vos pieds... Oh! que cette croix consacre notre union, n'est-ce pas?

MARIE.

Cette croix!... oh! oui, il faut qu'elle soit bien puissante pour avoir ainsi changé mon cœur en si peu de temps! et puisque vous la rappelez à mon souvenir, monsieur, reprenez-la, cette croix, vous en avez plus besoin que moi, je vous prête cette sauve-garde contre tous les dangers qui vous menacent.

FRÉDÉRIC.

Oh! merci, mille fois merci, Marie; mais je puis encore moins à présent me séparer de vous! quelques lieues sont entre nous et la Suisse... Oh! si vous vouliez les franchir ensemble: là, sécurité, bonheur, richesse.

MARIE.

Non! je ne puis! je ne veux pas!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! alors je reste, j'attends les balles autrichiennes, que ma fuite doit attirer à moi encore plus sûrement... je ne mettrai pas ma tête en sûreté, je ne partirai pas d'ici, que vous ne m'ayez promis d'être la femme du comte Frédéric Keller.

MARIE.

Comment!... que dites-vous?... Frédéric Keller... c'est votre nom?

FRÉDÉRIC.

Oui, celui que j'avais toujours porté avant ce jour, tête haute, quoiqu'on me le disputât; c'est celui sous lequel je suis proscrit par l'Autriche.

MARIE.

Keller!... votre père ne se nommait-il pas le comte Christophe Keller?

FRÉDÉRIC.

Oui! comment savez-vous. vous pâlissez!... vous tremblez...

MARIE, à part.

Mon Dieu! il faut pourtant lui faire savoir...

FRÉDÉRIC.

Achevez!...

MARIE.

N'avez-vous pas entendu dire?...

FRÉDÉRIC.

Parlez! parlez!... cette incertitude est affreuse!...

MARIE.

Eh bien, il y a deux mois...

FRÉDÉRIC.

Il y a deux mois?...

MARIE.

Votre père est tombé avec son guide dans les gouffres du Passeyer; il avait sur lui un portefeuille auquel il tenait beaucoup et qui renfermait des papiers...

FRÉDÉRIC.

Des papiers!... mes titres et ceux de ma mère... ah! tout serait perdu...

MARIE.

Et même, il y a ici un des parents de votre

père, qui veut faire constater sa mort... cet homme qui se dérobe aux poursuites de ses créanciers, a pris un faux nom... mais Guillaume Colmann m'a dit qu'il s'appelait Arnold Keller.

FRÉDÉRIC, avec fureur.

Arnold Keller!... l'homme qui a assassiné ma mère avec des calomnies... il est ici! il est ici!... quoi! c'est ce voyageur que j'ai quelquefois entrevu... oh! à quoi donc sert ma haine, puis qu'elle ne m'a pas révélé son nom? mon amour pour vous, m'avait donc rendu aveugle et insensé! il est ici! il est ici, le misérable! comme il va jouir de la mort de mon père, qui nous enlève l'honneur! qui lui donne notre fortune! mais il n'en jouira pas impunément!... maintenant que je sais son nom...

(Fausse sortie.)

MARIE.

Arrêtez! arrêtez!... mais lui dire votre nom, c'est vous perdre... votre nom, il est connu déjà, sans doute, pour un nom de proscrit; et dans un duel avec vous, le lâche qui a calomnié votre mère prendrait sans doute pour auxiliaires les espions de l'Autriche!... Je ne m'oppose point à votre vengeance, mais que votre patrie en soit le lieu.

FRÉDÉRIC.

Il n'importe, puisque je perds à-la-fois mon honneur et celui de ma mère, et mes biens et votre amour que vous me refusez, que la vengeance au moins me reste, je ne veux pas l'attendre plus long-temps...

(Il fait quelques pas.)

MARIE.

Arrêtez!... Frédéric, vous ne vous perdrez pas!

FRÉDÉRIC.

Et que ferais-je sur la terre?...

MARIE, vivement.

Non, je ne souffrirai pas que vous vous perdiez!...

FRÉDÉRIC.

Marie!...

MARIE.

Frédéric, au nom du ciel! demeurez... votre malheur n'est pas encore tout-à-fait certain!... ma mémoire peut me tromper... oui, je crois qu'elle me trompe... j'aperçois Colmann, qui vient par ici, je vais lui faire conter cette histoire.

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu! rendez-moi l'honneur de ma mère!

MARIE, à part.

Pauvre Colmann... oh! non... je ne pourrai jamais les quitter.

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC KELLER, GUILLAUME COLMANN, MARIE, puis ARNOLD.

MARIE.

Mon bon Guillaume, vous arrivez à propos.., venez avec moi dissuader monsieur Liorentz d'une entreprise téméraire; il veut par curiosité, avant de retourner dans son pays, gravir les cimes du Passeyer, et moi je lui disais que c'est impossible, mais il ne me croit pas; citez-lui donc l'exemple de ce gentilhomme helvétien qui a payé si cher sa curiosité... ne se nommait-il pas le comte Keller?

COLMANN.

Ah! c'est une triste histoire... une fantaisie d'un moment, qui a mis toute une famille en deuil... M. Keller donc était un Helvétien qui passait par le Tyrol, pour aller, je crois, au-devant de son fils dont il était inquiet.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est bien cela.

COLMANN.

Il voulut gravir le Passeyer, pour jouir de la vue immense où l'on plonge du haut de la cime; il persista dans son entreprise, bien qu'un éboulement eût rendu la route encore plus dangereuse depuis peu de temps. Un pauvre cultivateur dont la récolte avait été grêlée, consentit à lui servir de guide pour une petite somme qui devait seule le préserver de la misère!... nous avions tous refusé... l'événement sembla d'abord démentir nos craintes... le comte Keller ainsi qu'Hermann, son guide, revinrent sains et saufs de leur ascension, non sans de grandes peines; mais alors M. Keller s'aperçut qu'il avait laissé sous un tertre ombragé, où il avait fait halte à mi-chemin du sommet, un portefeuille, dans lequel se trouvaient, je crois, des lettres, des papiers, qui intéressaient sa femme et son enfant, et qui avaient pour lui le plus grand prix.

(En ce moment paraît au fond Arnold Keller, qui écoute les bras croisés.)

FRÉDÉRIC, vivement.

Après, après!...

COLMANN.

Il offrit à son guide un double salaire pour aller chercher ces papiers qui devaient se retrouver facilement grâce à la position du lieu où ils avaient été laissés, et qui les protégeait contre tout accident... Hermann qui avait mesuré les dangers de la route et qui s'étonnait d'y avoir échappé refusa... « Eh bien! dit M. Keller, « j'irai seul.—Alors, dit Hermann, il ne sera pas « dit qu'un guide tyrolien aura laissé périr « sans appui son voyageur... mais avant de « partir, engagez-vous par écrit à faire sur

« votre héritage une pension de cinq cents florins à ma veuve, si nous succombons!...

FRÉDÉRIC.

Eh bien !...

COLMANN.

Eh bien! vous le savez.. Marie, la pauvre Ketty a depuis ce temps-là cinq cents florins de pension... tous deux, encore en vue de la plaine, en passant sur un tronc d'arbre qui sert de pont entre deux rochers et qui n'était que leur premier péril... avaient roulé dans un précipice!

FRÉDÉRIC, vivement.

Ainsi le portefeuille est encore sur la montagne!

MARIE, bas à Frédéric *.

Taisez-vous donc! Arnuld Keller est là au fond qui vous écoute.

FRÉDÉRIC, avec fureur.

Arnold Keller!...

MARIE, toujours bas.

Ah! vous m'avez promis de la prudence.

ARNOLD, à part.

Quel intérêt singulier prend au récit ce jeune homme!

FRÉDÉRIC, affectant de l'indifférence.

Et ainsi, il ne serait pas possible de jouir de la vue que promet l'élévation de cette montagne?

COLMANN.

Il y aurait de la folie à tenter un voyage pareil, et aucun guide ne voudrait la partager.

FRÉDÉRIC, à part.

Oh! il faudra bien pourtant que j'en trouve un...

MARIE.

Que dit-il '

ARNOLD, s'approchant.

Et comment se porte votre femme, monsieur Colmann ?

COLMANN.

Je vous remercie, monsieur; elle est souffrante et très faible aujourd'hui.

ARNOLD, à part.

Oui, plus je considère ce jeune homme... et plus je crois reconnaître dans ses traits... mes soupçons se confirment.

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Le meurtrier de ma mère est là et je reste tranquille!...

MARIE, bas.

Contenez-vous, de grace!...

FRÉDÉRIC, de même.

Me contenir devant lui... Oh! tenez Marie, j'aime mieux sortir.

MARIE, de même.

Mais vous fuirez ce pays?

FRÉDÉRIC, de même.

Pas sans vous!

(Il sort.)

* Frédéric, Marie, Colmann, Arnold.

SCÈNE III.

MARIE, GUILLAUME COLMANN, BLUMFIELD, ARNOLD KELLER.

MARIE, à part.

Mon Dieu! aurait-il le projet de gravir cette montagne où tous les voyages se terminent dans un précipice!

BLUMFIELD, une lettre à la main.

Tenez, monsieur Colmann, voici une lettre qui vient d'arriver pour vous; elle porte le timbre de la police autrichienne (Il la lui donne. — A part, à Arnold.) Vos créanciers ont découvert votre retraite; ils seront ici aujourd'hui; ils sont décidés à quelque parti violent, si vous ne leur donnez des garanties positives.

ARNOLD.

Alerte, M. Blumfield, j'ai tout lieu de croire que notre ennemi est ici.

BLUMFIELD.

Qui donc?

ARNOLD.

Le jeune Frédéric Keller. Il faut cependant nous en assurer mieux.

BLUMFIELD.

Mais par quel moyen?

ARNOLD.

Ah! tâchez d'en trouver un; il est encore plus votre ennemi que le mien. Le fils du jardinier, le petit Peters, est le serviteur de notre homme; avec une pièce d'or nous en ferions le nôtre.

(Ils s'éloignent par le fond en causant.)

SCÈNE IV.

MARIE; GUILLAUME COLMANN, qui a lu.

COLMANN.

Quelle indignité!... comprenez-vous, Marie, ce que me demande le commissaire autrichien? de chercher et de livrer un proscrit.

MARIE.

Un proscrit!

COLMANN.

Lisez vous-même ce qu'on demande à l'ami de votre père, du noble Andreas!..... voici la lettre.

MARIE, lisant.

« Monsieur l'hôtelier, veuillez examiner avec « soin tous les voyageurs qui logeront chez vous; « je vous envoie ci-joints les noms et le signalement d'un fogitif qui a été condamné à mort « par contumace..... » (Elle s'interrompt, jette un coup d'œil sur le signalement, et dit à part.) Grand Dieu! c'est lui: il n'y a plus un moment à perdre...

COLMANN.

Continuez.

MARIE.

« Je vous charge spécialement de publier ces « renseignements dans votre canton où l'on « croit qu'il s'est réfugié, et où nos soldats le « poursuivront dès ce soir...

« Agréez ma considération. »

COLMANN, reprenant la lettre.

Il me parle de sa considération?... il sait donc ce que je vais faire de tout cela! (Il déchire les papiers.) Et maintenant, vienne ce voyageur, s'il veut; je ne connaîtrai ni son nom, ni sa figure!...

MARIE.

Bien! ah! c'est bien cela, monsieur Colmann.

COLMANN.

Je vais répondre à ce commissaire, qu'on ne passe point par l'hôtellerie d'Andreas Hofer pour aller dans une prison autrichienne, et que s'il veut chercher des auxiliaires pour la police, il n'en doit pas demander à l'hospitalité du Tyrol.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARIE, puis MICHEL.

MARIE.

Mon Dieu, sauvez-le! il faut qu'il parte aujourd'hui et il ne consent à fuir qu'avec moi... je voudrais le revoir; où le trouver maintenant? Ah! je pourrai du moins lui faire parvenir une lettre; Peters doit savoir où il est.

MICHEL *.

Marie! c'est elle!

MARIE.

Michel!

MICHEL.

Il y avait long-temps que je ne vous avais vue, mademoiselle Marie.

MARIE.

Mais depuis hier seulement.

MICHEL.

Seulement... mais n'est-ce rien? et votre absence, est-ce qu'elle n'est pas la mort pour moi?

MARIE.

Mon absence! que dit-il? Pauvre Michel! Ah! que faire! que faire!... Mon bon Michel! comptez sur mon amitié, sur mon estime, quoi qu'il arrive.

MICHEL.

Ah! que vous êtes bonne!

MARIE.

Mais, il faut que je vous quitte, je me sens souffrante...

MICHEL.

Souffrante...

MARIE.

Ah! ne vous inquiétez pas; au revoir... Michel, au revoir!

* Michel, Marie.

SCÈNE VI.

MICHEL, seul.

Ce ton de bonté... oh! oui, elle consentira quelque jour... mais mon père prétend que je ne suis pas digne... (Vivement.) Et pas une occasion de me distinguer... rien qui puisse m'aider à la mériter! pas de guerre dans le pays!... pas de péril dont je puisse la sauver!... Cet étranger qui est ici cause beaucoup avec elle... il lui a apporté des nouvelles de son père, m'a-t-elle dit; et c'est de lui qu'ils s'entretiennent... Il n'importe, je voudrais être au jour où il s'éloignera... Oh! ce jour ne peut tarder!

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, MICHEL.

FRÉDÉRIC, entrant par le fond, à part.

J'ai cherché en vain un guide aux environs, tous se refusent de m'en servir... comment faire?... et dire que l'honneur de ma mère, que le bonheur de ma vie sont peut-être si près de moi, et que je ne puis... Ah! le fils de l'hôtelier... il est guide aussi, à ce qu'on m'a dit... il est jeune... s'il ressemble à son père, il ne doit pas manquer de courage..... d'ailleurs, je n'ai plus le choix.... Voyons.... (Haut.) Vous pourriez, jeune homme, me rendre un grand service.

MICHEL.

Un grand service?

FRÉDÉRIC.

Non pas sans quelque péril pour vous; mais, à votre âge et quand on porte le nom de Colmann, peu importe, et je remets ma vie entre vos mains.

MICHEL.

Que me demandez-vous?

FRÉDÉRIC.

Des papiers, qui sont pour moi toute une destinée, sont renfermés dans un portefeuille et ont dû être oubliés par un voyageur dans la montagne du Passeyer, à mi-chemin du sommet. Eh bien! si vous m'y conduisez, tout ce qui me reste... ces deux cents florins sont à vous.

MICHEL.

Je ne veux pas vous faire tuer pour prix de votre argent; je refuse les florins et la commission.

FRÉDÉRIC.

Oh! tout est donc perdu pour moi!... si je pouvais seul... mais non, on me l'a dit, ce serait tenter la mort sans espoir de succès..... quand rien ne s'oppose à mon retour dans ma patrie, à mon bonheur, que l'absence de ces papiers...

MICHEL.

Quoi! vous ne voulez, pour retourner sur-le-champ dans votre patrie, que ces papiers?

FRÉDÉRIC.

Je partirais sans retard si je les avais... (*A part.*) Oh! tranquille sur son avenir, je l'entraînerais alors.

MICHEL.

Mais je réfléchis qu'il y a un chemin plus sûr que celui qu'on a suivi jusqu'à présent, et peut-être...

FRÉDÉRIC.

Sans compter que votre dévouement envers moi, qui vous assure ma reconnaissance, vous ferait dans tout le pays une réputation..... le jeune Michel Colmann aurait seul, dirait-on, tenté victorieusement une épreuve glorieuse devant laquelle le courage des guides les plus habiles avait reculé.

MICHEL.

Que dit-il?... Oui, décidément, je suis votre homme; quand voulez-vous partir?

FRÉDÉRIC.

Dans une heure!

(*Arnold reparaît sur le côté une lettre à la main.*)

MICHEL.

Dans une heure.

FRÉDÉRIC.

Que nul ne sache que nous allons ensemble au Passeyer; il ne faut alarmer ni vos parents, ni... ni... personne; ainsi je compte sur vous!

MICHEL.

C'est dit.

FRÉDÉRIC.

Dans une heure! (*En sortant et à part.*) Ah! ma mère! ah! Marie.

SCÈNE VIII.

MICHEL, ARNOLD KELLER.

ARNOLD.

Cette lettre, interceptée par Blumfield dans les mains de Peters...

MICHEL, *à lui-même.*

Oui, l'on ne pourra plus me refuser Marie, après cette preuve de courage.

(*Il reprend son bâton de guide, qu'il se met à examiner et à tailler.*)

ARNOLD, *à part.*

C'est qu'il pourrait y réussir; il a pour lui l'opinion dans notre pays, et si je ne me délivre de ce légataire impitoyable, je suis perdu. (*Haut.*) Dites-moi, mon jeune ami, je parie une chose.

MICHEL.

Quoi donc?

ARNOLD.

Oh! vous me trouverez sans doute très indiscret, si je vous dis qu'au moment d'entrer dans cette chambre, j'ai entendu quelques mots de votre conversation, qui m'ont fait supposer que ce jeune homme vous avait prié de le mener au Passeyer... je gage que vous aurez eu l'imprudence d'y consentir.

MICHEL.

Eh bien! oui, j'y consens.

ARNOLD.

C'est ce que je ne puis souffrir; vous m'avez inspiré de l'amitié, ainsi qu'à tout le monde, et je prierais plutôt votre père de s'y opposer.

MICHEL.

Mon père!... mon père!... oh! non, de grace ne lui dites rien, songez à ses inquiétudes, à celles de ma mère, qui est malade; si vous saviez de quel intérêt cette tentative est pour moi... Pour obtenir peut-être la main de la fille d'Andreas, de celle que j'aime plus que ma vie, il ne me manque plus que de donner une preuve éclatante de courage, et je n'ai pas d'autre occasion d'en montrer.

ARNOLD.

Quoi? c'est pour obtenir la main de Marie que vous allez conduire ce voyageur... oui, en effet... depuis long-temps vous aimez cette jeune fille. (*A part.*) Oh! insensé! moi qui l'avais oublié. (*Haut et avec calme.*) Eh! bien, décidément je ne vous retiens plus... oui, allez conduire votre hôte au Passeyer... après tout, ce sera très généreux de votre part, et si... vous succombez dans la lutte engagée entre vous et ce jeune homme, son triomphe sera bien lâche... car vous lui aurez donné des armes vous-même.

MICHEL.

Comment, que parlez-vous de lutte entre lui et moi?

ARNOLD.

Oui, puisque vous aimez Marie... il n'est personne qui ne se soit aperçu que le jeune voyageur, depuis un mois, n'a pas cessé de s'entretenir avec elle en secret.

MICHEL.

Oui, c'est vrai; mais il parlait à Marie des derniers moments de son père.

ARNOLD.

Causer si long-temps d'un absent, à leur âge!

MICHEL.

Eh bien! après tout, quand ce voyageur aimerait Marie, cela prouverait-il qu'il en fût aimé?

ARNOLD.

C'est du moins une raison pour l'être.

MICHEL.

Mais puisque ce voyageur doit quitter aujourd'hui le pays pour n'y plus revenir.

ARNOLD.

D'accord!

MICHEL, *vivement.*

Ah! eh bien! quelle inquiétude voulez-vous qu'il me donne, puisqu'il part?

ARNOLD, *légèrement.*

Partira-t-il seul?

MICHEL, très vivement.

Hein! que dites-vous?

ARNOLD.

Oh rien... et après tout, voyez-vous, faites ce que vous voudrez; ce ne sont pas mes affaires. Adieu!

(Il fait quelques pas pour sortir.)

MICHEL, se plaçant devant lui.

Oh! vous ne partirez pas que vous ne m'ayez expliqué vos paroles!

ARNOLD.

Mes paroles... mais quand j'aurais laissé échapper une simple conjecture, motivée sur des apparences... trompeuses, peut-être.

MICHEL.

Oh! non, vous savez quelque chose, quelque chose que vous me direz; sous vos réticences se cache une vérité que je vous arracherai du cœur, s'il le faut! Ah! vous croyez que vous me laisserez là avec le stylet dans la blessure?... oh! non, vous l'en ferez sortir, fût-ce avec ma vie, ou prenez garde à la vôtre.

ARNOLD.

Mais vos exigences sont intolérables, jeune homme; et quand même j'aurais quelques preuves, serais-je obligé de vous les donner?... savez-vous si leur possession n'est pas en mes mains le résultat d'une action coupable?

MICHEL.

Et qu'importe! qu'importe! mon désespoir ne vous répond-il pas ici de moi! oh! de grace, monsieur, si vous savez quelque chose dites-le moi! par pitié!... faut-il que je me traîne à vos genoux?... Mon Dieu! qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que je pourrais faire pour que vous consentissiez à me dire ce que vous savez d'elle.

ARNOLD.

Tenez, après tout, vous êtes un brave jeune homme, et ce serait conscience de vous laisser dupe plus long-temps d'une ingrate et d'un aventurier qui vous trompent. J'avais lieu de croire, comme je m'en suis convaincu depuis, que ce voyageur inconnu n'était autre qu'un intrigant qui veut m'enlever la fortune de mon oncle... et quelqu'un qui m'est tout dévoué, pour s'en éclaircir a (bien légèrement sans doute) intercepté cette lettre à lui adressée, et dont vous connaissez l'écriture... la voici!...

MICHEL.

De Marie!... (Il lit.) « Frédéric!... Frédéric! « Il est de ces choses qu'une femme peut écrire « à l'homme qu'elle aime, mais qu'elle n'ose « jamais lui avouer en face, de peur de rougir « devant lui. Est-ce l'influence de la croix de « mon père, est-ce un sentiment coupable qui « me soumet à vos volontés, je ne sais; mais si « vous ne voulez fuir qu'avec moi dans votre patrie où vous rappelle un si puissant intérêt... »

ARNOLD.

L'intérêt de me dépouiller... Continuez.

MICHEL.

« Eh bien! moi, je vous suivrai; aujourd'hui « même, j'abandonne mon pays et mes bienfaiteurs; mais au nom du ciel, n'allez pas, « pour une chimérique espérance, chercher la « mort au Passeyer. Soyez donc une fois sou« mis à celle qui vous sacrifie tout, car elle « vous aime plus que tout.

« Votre épouse, MARIE HOFER. »

ARNOLD.

Eh bien! qu'en dites-vous?

MICHEL, avec une rage amère et concentrée.

Oh! c'est toujours ainsi... je devais m'y attendre... le paysan féconde laborieusement la terre sous de longues sueurs, et voit croître enfin la moisson... le voyageur vient de la ville, indifférent et railleur, et la foule aux pieds..... Le paysan cultive ses arbustes et ses fleurs à grandes peines... le voyageur arrive, brise l'arbuste pour en orner quelque musée, arrache la fleur, et l'emporte toute desséchée entre les pages d'un livre... Le paysan passe sa vie entière aux pieds d'une femme dont il parvient enfin à toucher le cœur de pitié... le voyageur arrive, qui jette un coup-d'œil dédaigneux, se dit: « Cette femme me convient, » et il emporte avec lui la femme comme la fleur, laissant sur son passage le deuil, la dévastation et le désespoir!... Oh! mais, c'est son droit... cela est tout simple et je devais m'y attendre.

ARNOLD.

Il vaut mieux ne pas le souffrir.

MICHEL, d'une voix plaintive et étouffée.

Mais, vous ne savez pas, monsieur, que j'avais fléchi sa résistance, à cette femme?... vous ne savez pas qu'elle m'aimait déjà? mais elle eût fini par m'épouser, cela est bien certain, voyez-vous, car elle l'avait promis à mon père... lorsqu'il est venu, lui... et subitement elle a changé pour moi... et elle m'a repris l'espoir pour le lui donner, à lui! à cet aventurier!... ce misérable!... (Avec une explosion terrible.) Et je ne le déchirerai pas de mes mains, et je ne le briserai pas sous mes pieds, et je ne le jetterai pas tout sanglant devant les pas de Marie!...

ARNOLD.

Calmez-vous! calmez-vous!

MICHEL.

Et il compte que je l'aiderai à reconquérir ces biens qu'il veut offrir à Marie sans doute, que je le guiderai, docile et soumis, à travers tous les périls de la montagne!... ah! je cours lui dire...

(Il fait quelques pas.)

ARNOLD.

Eh! à quoi bon? en épousera-t-il moins Marie qui tient une petite fortune des mains de l'empereur; à votre place, au contraire, j'accepterais la mission que ce rival insolent m'aurait proposée.

MICHEL.

L'accepter?...

ARNOLD.

Pour qu'il ne cherchât pas un autre guide, qu'il trouverait peut-être... vous n'avez plus qu'une espérance contre lui... sa mort!... eh bien! s'il va la chercher de lui-même!...

MICHEL.

Mais s'il me charge de son salut?

ARNOLD.

Devez-vous vous perdre avec lui?... Il y a dans les montagnes mille passages, mille endroits dangereux où le voyageur n'a de pied et d'œil que celui du guide, où, s'il ne trouvait pas la main de son compagnon, il roulerait dans l'abîme... N'y a-t-il pas sur votre route un pont jeté sur un précipice et qui n'est qu'un tronc d'arbre?

MICHEL.

Que dites-vous?

ARNOLD.

Est-ce votre faute si le pont remue, si le pied du voyageur glisse, si, lorsqu'il veut se rattacher à vous pour vous faire tomber avec lui, vous n'êtes pas là?...

MICHEL, avec terreur.

Mais ce serait une trahison sans exemple! grâce, mon Dieu! grâce, mon Dieu! faites-moi oublier cette horrible idée qui vient de me prendre!

ARNOLD.

Enfin, puisqu'il veut vous entraîner avec lui dans une route périlleuse dont le but est votre malheur, devez-vous lui sacrifier votre vie, à lui, votre rival heureux?

MICHEL.

Ah! parlez plus clairement, monsieur, vous voulez que je sois un assassin!

ARNOLD.

Moi! je ne dis pas...

MICHEL.

Non, vous ne le dites pas dans mon oreille, mais... vous le dites dans mon cœur!...

ARNOLD.

Eh bien! après tout, si lorsqu'à moi appartient l'héritage de mon oncle, dont je porte seul le nom légitime; à vous, l'amour d'une femme que vous avez payé de votre vie; un bâtard, un aventurier arrive je ne sais d'où, et nous prend violemment à tous les deux notre existence, et qu'il vienne nous attaquer jusque sur le bord d'un abîme, n'avons-nous pas le droit de l'y jeter en nous défendant... et si le sort l'expose à la seule mort qui puisse sembler naturelle, (car le secret en restera entre l'abîme et vous) eh bien! alors, n'avons-nous pas le droit...

MICHEL.

Oh! taisez-vous donc? ne voyez-vous pas qu'à la seule idée de la mort de cet homme mon sang bouillonne et que je ne me connais plus... Taisez-vous donc! ne voyez-vous pas le crime qui me gagne, qui me ronge, qui me dévore à votre voix... taisez-vous!... taisez-vous!...

(On entend sonner deux heures.)

ARNOLD.

L'heure est écoulée, c'est le moment du départ... Voici votre rival qui vient vous chercher... il ne faut pas qu'il nous voie ensemble.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC KELLER, MICHEL.

MICHEL.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! loin de moi cette sanglante tentation, car vous voyez bien que je ne pourrais pas y résister!

FRÉDÉRIC.

Partons!... l'heure est favorable; personne ne nous observe... Êtes-vous prêt?...

MICHEL.

C'est lui qui me le demande? (D'une voix étouffée.) Monsieur, je n'irai pas!

FRÉDÉRIC.

Quoi! vous qui m'aviez promis si formellement de m'accompagner?

MICHEL, plus fort.

Je n'irai pas! je n'irai pas!

FRÉDÉRIC.

Mais on n'a pas le droit de manquer ainsi à sa parole... J'ai compté sur vous, je n'ai pas cherché d'autre guide, et mon temps est précieux. Vous m'avez promis de venir avec moi au Passeyer, et vous irez.

(Marie entre et écoute avec effroi.)

MICHEL, se raidissant et s'attachant à la table.

Je n'irai pas, je n'irai pas!

FRÉDÉRIC.

Vous n'irez pas...; mais quelle est donc la cause? Est-ce que vous auriez peur?

MICHEL.

Peur!... Dieu sait pour qui j'ai peur!...

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC KELLER, MARIE, MICHEL.

MARIE, s'avançant tout-à-coup.

Ah!... qu'est-ce que j'entends?... C'est vous qui me manquez de parole. Vous m'aviez promis de ne point chercher follement la mort...

FRÉDÉRIC, à part.

Que lui dire?

MICHEL, à part, avec fureur.

Devant moi; oh! c'en est trop.

MARIE, vivement.

Oh! promettez-moi que vous n'irez pas. Et vous, Michel, vous ne l'y mènerez point? (Cherchant à paraître calme.) C'est que.... voyez-vous, Michel, je dois tant de reconnaissance à ce jeune voyageur qui m'a apporté une relique

de mon père! et j'ai le droit, surtout, de l'arrêter, lorsqu'il vous entraînerait dans sa perte, vous, Michel, mon ami, mon frère... Michel, si vous m'aimez, je ne veux pas que vous y alliez, vous!

MICHEL, toujours à part.

Si je l'aime!.... et j'ai là sa lettre!...

FRÉDÉRIC, à part.

Il faut la tromper. (Haut.) Eh bien, madame, puisque cette entreprise vous effraie..... pour votre frère adoptif et pour moi... je dois y renoncer, et j'y renonce.

MARIE, bas*.

Il a reçu ma lettre.

FRÉDÉRIC, bas à Michel, en passant.

Dans cinq minutes, au bas du Passeyer; il le faut.

MICHEL, de même.

J'y serai.

* Marie, Frédéric, Michel.

FRÉDÉRIC, à Marie, qui l'interroge du regard.

J'obéis... j'obéis.

(Il sort par le fond.)

MARIE.

J'ai sa parole et la vôtre... Michel, n'est-ce pas, vous me promettez que vous n'irez pas; je vous en prie, mon bon Michel. (Michel fait un signe.) Allons, je sors tranquille.

(Elle s'éloigne.)

ARNOLD, reparaissant*.

Eh bien, que vous a-t-il dit?

MICHEL, prenant son bâton.

Il m'a donné rendez-vous au bas de la montagne, pour la gravir avec lui.

ARNOLD.

Et vous l'y mènerez?

MICHEL, ferme et terrible.

Oui!.... oh! oui!.... je l'y mènerai! mais... il n'en reviendra pas!

* Arnold, Michel.

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre haute de l'hôtellerie. Très larges fenêtres au milieu, au fond, à travers lesquelles on aperçoit en perspective le Passeyer à une grande distance. Plus près, un rocher qui est supposé être le commencement de la route qui y conduit. Une porte au fond de la chambre à droite, donnant sur un cabinet; une autre, au fond à gauche, donnant sur l'escalier. Portes latérales.

SCÈNE I.

MARIE, debout; GUILLAUME COLMANN, assis.

MARIE.

Est-ce que vous pourrez jamais me pardonner?

COLMANN.

Est-il bien vrai, Marie, que vous nous quittiez?... vous, que nous étions accoutumés à regarder comme notre enfant! vous, qui nous aviez fait un droit de cette douce habitude, vous nous abandonnez à tout jamais pour suivre un inconnu... Je ne vous parle pas de notre amour, de notre douleur, du désespoir de ce pauvre Michel, qui n'y pourra peut-être survivre, je n'ai droit de m'occuper que de votre seul bonheur qui m'a été légué par votre père.. mais croyez-vous le trouver sur les pas de cet étranger?

MARIE.

Dieu seul sait si je serai heureuse! mais je sens que la vie ne m'est possible qu'avec lui... Quant à la confiance que Frédéric mérite, le dépôt qui fut remis en ses mains par mon père, et, plus que tout, la voix de mon cœur, ne me permettent pas de douter de son honneur un seul instant. Orphelins tous deux, une sympathie de douleurs nous a rapprochés, et mon père même n'aurait pu désavouer ce choix. J'ai refusé, à Vienne, la main de plus d'un homme puissant; je veux un mariage plus illustre encore : je serai la compagne d'un proscrit.

COLMANN.

Eh bien! Marie, je n'ai plus rien à vous dire!.. il faut que vous nous quittiez pour être heureuse avec celui que vous aimez... il faut que vous nous quittiez aujourd'hui même pour sauver un proscrit... allez!... que Dieu veille sur vous et nous soutienne et console ma femme qui souffre déjà, et mon fils qui souffrira peut-être toujours.

MARIE.

Ce n'est pas tout, et vous allez encore vous révolter contre mes exigences... non seulement il faut que vous approuviez cette fuite, mais que vous la protégiez... mon époux a ici un ennemi mortel, Arnold Keller, son cousin, qui ne peut retrouver une fortune et une existence que par sa mort... Si Arnold apprenait que son parent proscrit, est encore sur le territoire autrichien, nous serions perdus. Veillez sur nous aujourd'hui, mon bon Colmann.

COLMANN.

Que je veille sur lui, moi! que je protége ce rival qui vient détruire tout le bonheur de mon fils! Oh! c'est bien cruel ce que vous me demandez... mais je me rappelle les paroles de mon vieil ami, mon pauvre Andreas... « Si « jamais une autre affection devait réparer pour « ma fille toutes les souffrances que lui a coûtées

« la nôtre, jure que tu protégeras son choix ; « jure que tu défendras contre tous la bonheur « qu'elle aura préféré librement ; jure enfin que « je me survivrai en toi dans mon amour pour « elle. » Oh! oui! je me rappelle tes paroles, je me souviens de ma promesse qui t'a tranquillisé à l'heure de ta mort. Andreas, le martyr !... tu ne me verras pas reculer devant les amertumes et les sacrifices de la tâche que tu m'as léguée.

MARIE.

Ah! merci... merci... c'est que, voyez-vous, je me sens inquiète de Frédéric, dont l'absence est pourtant bien naturelle, au moment d'un départ.... Mais savez-vous qu'il voulait aller chercher sur le Passeyer le portefeuille qui fut déja cause d'un grand malheur; sans moi, il courait au-devant de la mort pour réhabiliter la mémoire de sa mère, et, pour plus de fatalité, il voulait prendre pour guide votre fils, son rival! Oh! s'il ne m'avait promis de renoncer à son projet... je serais bien malheureuse en ce moment.

COLMANN.

Marie!... Marie! ce que vous dites là, serait-ce un soupçon sur l'honneur de mon fils? quand même Frédéric Keller eût été pour lui un rival et un ennemi impitoyable, si mon fils avait accepté une fois la mission de guide à ses côtés, il mourrait pour sauver ce rival et cet ennemi.

MARIE.

Oh! je ne soupçonne pas votre fils.

COLMANN.

Mais soyez tranquille, Michel aura refusé... C'eût été d'autant plus imprudent aujourd'hui que le changement de vent nous annonce infailliblement une avalanche... c'est la saison, d'ailleurs...déja plusieurs blocs de neige se sont détachés partiellement, at le jour ne finira pas sans que le Passeyer ne soit bouleversé depuis sa base jusqu'à son sommet.

MARIE.

Que Dieu soit béni! puisque Frédéric a tenu parole... Mais j'aperçois monsieur Arnold et son ami qui viennent par ici, ils paraissent s'entretenir vivement... Ah! mon Dieu! s'ils avaient appris le véritable nom de Frédéric!

COLMANN.

Marie, vous avez ma parole, je donnerai moi-même à l'époux de votre choix... les moyens de fuir promptement. Et mieux encore, je vais d'ici observer ses ennemis, et savoir s'ils projettent quelque chose contre vous. J'ai tort, peut-être; mais il s'agit, en même temps, d'empêcher qu'on ne saisisse dans ma maison un proscrit dont la perte m'accuserait, et je le sauverai à tout prix.

MARIE.

Ah! combien votre bonté me donne de remords!... Mais je ne vous quitte point pour jamais, j'espère.

COLMANN.

Ne m'attendrissez pas, Marie... laissez-moi assez de forces pour faire mon devoir... On vient. A bientôt, Marie, à bientôt.

(Marie sort par le côté. Colmann entre dans le cabinet.)

SCÈNE II.

ARNOLD KELLER, BLUMFIELD.

BLUMFIELD.

Oui, vous dis-je, un voyageur qui arrive de Milan et qui m'a parlé des affaires politiques de ce pays, m'a dit qu'un jeune homme nommé Keller avait été arrêté, qu'il s'était évadé et qu'il avait été condamné à mort, par contumace...

ARNOLD.

Mais peut-être est-ce un fait supposé... d'ailleurs, ce nom-là est si commun!...

BLUMFIELD.

Il n'importe, ce renseignement est précieux. et si les tribunaux autrichiens qui ne feront pas grâce à un condamné réfractaire se chargeaient de nous délivrer de cet imposteur, ce serait, il me semble, une chance de succès qu'il ne faudrait pas négliger. Eh quoi! vous restez froid devant une espérance que j'aurais cru être si bien accueillie de vous?

ARNOLD, à part.

C'est que chaque instant qui s'écoule en autorise en moi une autre et que tous deux, j'espère... mon ennemi et mon complice... (Haut.) Eh! bien vous avez raison, mon cher Blumfield!... allez à la ville, assurez-vous auprès des autorités de l'identité de Frédéric; mais le plus grand secret sur sa présence en cette hôtellerie! Seulement qu'un mot de vous m'annonce, à moi seul, les résultats de vos recherches et ce que je dois faire dans notre intérêt commun...

BLUMFIELD, à part.

M'en aller à la villa et le laisser ici!... Oh! il est entouré sans le savoir de tous mes auxiliaires, je puis me fier en lui lorsque d'autres m'en répondent... (Haut.) Je pars à l'instant... si dans une heure vous n'avez point reçu de mes nouvelles, c'est que Frédéric n'a rien à redouter de l'Autriche.

(Il sort par la porte extérieure. — On voit Michel descendre précipitamment les rochers du fond.)

SCÈNE III.

ARNOLD KELLER, seul.

Les minutes me semblent des heures; ils sont partis tous deux, je les ai vu gravir ensemble les premiers rochers; mais qu'est-il arrivé?... Ah! cette fortune qui m'est disputée, vaut-elle tant d'agitations et de tourments! Il n'y a qu'une chose qui fasse jouir de la vie, dit-on, c'est l'or et c'est là ce qui empêcha d'en jouir en réalité. Que faire? attendre... si j'allais au devant de mon sort... je n'ose... oh! après tout, si cette chance-là

manque, n'en ai-je pas une autre.... quel mal il faut se donner pour perdre un homme!...

(Il fait quelques pas vers la porte extérieure, Michel paraît en désordre.)

SCÈNE IV.

ARNOLD KELLER, MICHEL.

MICHEL.

Sauvez-moi... sauvez-moi!...

ARNOLD.

Michel! Eh bien... qu'est devenu Frédéric?

MICHEL.

Je ne sais pas!... je ne sais pas!... Oh! c'est affreux, le crime!... oh! sauvez-moi! sauvez-moi!... un asile! un asile contre le remords... s'il en est un.

ARNOLD.

Parlez... parlez... qu'est-il arrivé?

MICHEL.

Ce qui est arrivé!... je ne sais pas... je ne sais qu'une chose... c'est que je reviens seul, c'est que je suis un scélérat... un lâche!... oui, moi, Michel Colmann!... fils de Guillaume Colmann!.. Ah! l'on ne meurt donc pas de honte...

ARNOLD.

Encore une fois, répondez.... qu'est devenu notre ennemi?

MICHEL, d'une voix éteinte, et cherchant à rappeler ses souvenirs.

Nous sommes partis ensemble, vous le savez... et lui m'interrogeait... comme un ami... quand nous nous engageâmes dans les sentiers dangereux, alors.... alors.... il s'appuyait sur moi... il me demandait ma main, qu'il pressait... oui... il la pressait... il me disait qu'il réussirait... il m'appelait son sauveur... entendez-vous, monsieur, qu'il m'appelait son sauveur!

ARNOLD.

Après....

MICHEL.

Une force surnaturelle semblait guider mes pas dans la bonne voie et ranger les siens à mes côtés; arrivé au tronc d'arbre qui sert de pont, nous y mettons l'un après l'autre le pied... moi le premier... il y avait alors devant chacun de nous un gouffre inconnu... devant lui le précipice du Passeyer... mais devant moi, un abîme cent fois plus effrayant... le crime... et c'est à moi que le vertige a pris le premier... mes jambes tremblèrent... ma tête s'égara... je chancelai... et alors, je ne sais ce qui se passa... mais je crois que c'est lui qui m'a soutenu!... oui, je crois que c'est lui qui m'a sauvé.

ARNOLD.

Après...

MICHEL.

Nous continuâmes... le remords me poursuivait... le remords me disait tout haut que j'étais un misérable... je l'entendais plus fort que la voix du vent et du torrent... Une sueur froide inondait mon front... mes dents claquaient... lui, étonné, me pressait encore la main et me regardait avec inquiétude... et moi, je ne pouvais pas l'assassiner... vous le voyez bien!...

ARNOLD.

Ensuite!... ensuite!...

MICHEL.

Arrivé à mi-chemin du sommet, à un tertre ombragé qui semblait fait exprès pour une halte... il me dit « Ce doit être ici. » Puis il cherche, et, tout-à-coup, il pousse un cri de joie, il ramasse dans l'herbe haute un portefeuille qu'il ouvre avidement et dans lequel il saisit des papiers... « Ce sont eux! » s'écrie-il... « oh! « ma mère! oh! Marie...» Oui... oui... il a dit Marie... il a dit ce nom!... oh!... je me suis élancé vers lui!... et j'ai rencontré son œil bienveillant.... sa main amicale tendue à ma main convulsive... et alors, j'ai fui sans savoir où j'allais... sa voix me cria: « Que fais-tu? tu m'abandonnes... sauve-toi, je suis perdu... O lâche... lâche!... » Et moi, j'ai descendu le Passeyer, par miracle... roulant où je ne pouvais courir... m'accrochant aux arbres... poussé par une main invisible qui me penchait à chaque instant sur l'abîme... et qui toujours me retenait, prêt à y tomber... et, toujours, entendant cette voix impitoyable qui me disait: « Lâche, lâche!... tu m'abandonnes!.. » Et moi haletant, égaré, délirant, j'ai couru vers ce lieu où est Marie... j'ai couru pour la voir une fois... et puis... pour mourir après!

ARNOLD,

Quoi! vous l'avez laissé vivant?...

MICHEL

Ah! n'ayez pas peur, monsieur, il est perdu! n'ayez pas peur! je suis un assassin! n'ayez pas peur, vous dis-je, seul il ne pourra jamais retrouver sa route à travers les mille sentiers du Passeyer... seul il tombera inévitablement... il n'a plus le bâton ferré qui soutenait notre marche et que j'ai jeté dans un torrent, et il ne peut être sauvé que par un guide... aucun ne se présentera et aucun n'arriverait à temps; car, faut-il mieux vous prouver toute la lâcheté de mon assassinat! bientôt l'avalanche aura roulé du sommet du Passeyer jusque dans ses abîmes; oui, j'ai flairé ce vent terrible qui comble les vallées avec les montagnes, qui fait écrouler les rochers sur les villes, et qui jette sur des cadavres de pays un linceul de neige... dans une heure... dans une demi-heure... dans un instant peut-être, le corps de votre ennemi sera hors d'atteinte des mains, des yeux, de la pensée des hommes... oh! il est perdu, je le sens encore mieux à mes remords... Oh! le crime, le crime!... mon Dieu! j'osai me dire malheureux et je ne connaissais pas cette souffrance*!

* Michel, Arnold

ARNOLD.

Calmez-vous... calmez-vous... mais votre trouble... vos transports... vont vous déceler... nous perdre tous les deux.

MICHEL.

Et que m'importe!... croyez-vous que je veuille vivre... Laissez-moi!... laissez-moi, vous dis-je!... Sortez!... sortez!... il me semble que vous êtes ma conscience... Mais quand je vous dis de sortir... que votre vue est pour moi un supplice si horrible, que pour m'en délivrer... oh! prenez garde, je sais faire les crimes, à présent!

ARNOLD.

Attendons que la démence de ce furieux soit passée... d'ailleurs, tout n'est pas fini encore.

(Il sort par la porte extérieure.)

SCÈNE V.

MICHEL, seul.

Mon Dieu! voir encore une fois Marie et mourir! Marie! qui, moi, oser reparaître devant elle... mais elle ne sait pas encore... je puis la revoir une dernière fois, nul ne pourra l'instruire... (On entend du bruit dans le cabinet.) Quelqu'un! il y a quelqu'un dans ce cabinet qui a pu entendre... oh! quel qu'il soit, celui-là qui sait que Michel Colmann est un lâche et un assassin, celui-là je le tuerai.

(Il saisit une hache et ouvre la porte. Colmann paraît.)

COLMANN.

C'est déjà fait.

(Michel, anéanti, laisse échapper sa hache; Colmann tombe sur un siége.)

SCÈNE VI.

GUILLAUME COLMANN, MICHEL.

COLMANN.

Dieu tout-puissant! vos arrêts sont sévères!... vous attendez à la fin de la vie, à l'âge où nos forces sont épuisées, pour frapper notre vieillesse des coups les plus terribles... Pourquoi ne m'avoir pas fait endormir hier dans la tombe, je serais si heureux aujourd'hui! quel fut mon crime, grand Dieu! pour mériter de voir dans mon pays, sous mon toit, dans ma famille... un traître!... un assassin!... un lâche!

MICHEL.

Mon père!

COLMANN.

Quoi! c'est bien toi, Michel, qui as fait cela!... toi!... tu ne sais donc pas, malheureux, que c'est Dieu lui-même qui remet le voyageur entre les mains du guide... que le voyageur doit être pour le guide plus qu'un frère!... que l'assassiner, c'est plus qu'un parricide... et tu l'as perdu lâchement, toi, toi, Tyrolien!... toi, mon fils! tu l'as égaré dans ces montagnes que tu as faites tes complices!... et sur ces sommets terribles qui touchent aux nuages, le cœur ne t'a pas manqué pour le crime? tu as osé commettre une telle trahison en face du ciel! un tel forfait si près de Dieu! et tu n'as pas tremblé, malheureux, d'être écrasé à l'instant par cette foudre que ton crime allait chercher jusqu'au sein de la nue qui la cache?

MICHEL.

Grace!

COLMANN.

Lâche! lâche! qui n'as pas eu le courage d'assassiner en face et de tuer à bout portant; lâche! qui as eu peur de tout, même de sa scélératesse; lâche! qui as déserté jusqu'à sa vengeance, et qui as laissé les éléments et l'avalanche écraser loin de lui son ennemi sans défense!.... lâche! qui as en un jour flétri une race, une classe, un pays entier, qui as deshonoré le nom de ton vieux père... pour un crime, et un crime inutile!... car cet homme, oui, quelque chose me dit qu'il sera sauvé!

MICHEL.

Et qui le sauvera?

COLMANN.

Moi!...

MICHEL.

Vous! comment?

COLMANN, saisissant un bâton.

Hier encore j'étais guide; aujourd'hui je le redeviens, et je vais chercher le voyageur dans la montagne.

MICHEL.

Vous, à votre âge, faible, sur cette terrible route... vous, pour sauver votre ennemi... cela ne se peut... vous vous perdriez, et pour qui?... pour lui!...

(Ici la neige commence à tomber au fond du théâtre.)

COLMANN.

Pour lui! pour notre ennemi, dis-tu? est-ce que je le sais, moi?... il y avait un voyageur qui s'est confié noblement en toi, et que tu as trahi! Eh bien, ce voyageur, quel qu'il soit, celui-là qu'un homme jeune et fort a égaré traîtreusement, le vieillard débile le ramènera! Est-ce que je connais ce voyageur, moi!... qu'importe son nom? c'est l'honneur de la famille que je vais chercher sur le Passeyer, à travers les tempêtes et les précipices, et je le rapporterai, ou je mourrai... mais ma conscience me soutient comme une jeunesse nouvelle; oui, Dieu me secourra... il donnera la force au vieillard, le courage au père désolé... il conduira le guide de sa main paternelle... oui, misérable, puisque tu es revenu de cette terrible montagne souillé d'un crime, je dois en revenir racheté, moi!... oui, dans ces sentiers tortueux, sur le bord des précipices, sur ces arêtes de glace, sur ces ponts mouvants, sur ces crêtes menaçantes, tout vieux que je suis, je serai plus en sûreté que toi, car j'aurai du

moins l'œil du guide loyal, j'aurai du moins la pied de l'honnête homme!

MICHEL.

Mon père, vous ne pensez pas que l'avalanche menace déjà!

COLMANN.

Dieu la fera reculer devant le vieillard qui va au secours de son honneur, ou s'il la laisse crouler sur ma tête, eh bien, mieux vaut une tombe dans la neige que la honte sous le toit domestiqua.

MICHEL.

Mon père, c'est votre mort.

COLMANN.

Qu'elle soit ton châtiment... tu as voulu être assassin... tu seras parricide...

(Il fait quelques pas.)

MICHEL.

Eh bien! eh bien! puisqu'il faut que cet homme soit sauvé, rendez-moi ce bâton, j'irai, j'irai... moi... je vous le promets.

COLMANN.

Toi! toi!... et qui me dit que tu ne me trompes pas? qui me dit que ton remords durerait assez pour te faire réparer ton crime?... Non, qui a trahi una fois peut trahir une seconde... laisse-moi... laisse-moi passer...

MICHEL, se plaçant devant lui.

Non, mon père.

COLMANN.

Michel! obéis!

MICHEL.

Je n'obéirai pas.

COLMANN.

Michel! prends garde!

MICHEL.

Vous passerez donc sur mon corps.

COLMANN, levant son bâton.

Eh pourquoi pas?

MICHEL.

Tuez-moi donc!

COLMANN.

Non pas! ce ne serait pas assez... passage... passage donc, malheureux!

(Il le fait tomber à ses pieds.)

MICHEL, s'attachant à lui.

Mon père! au nom du ciel, revenez, si l'avalanche...

COLMANN, se dégageant violemment.

Je vais chercher le voyageur dans la montagne... je ne reviendrai qu'avec lui...

(Il sort, malgré Michel, et l'enferme. Celui-ci tombe à demi-évanoui. On voit, un instant après, Colmann gravir la montagne et disparaître. Un instant après, éclate l'avalanche qui est annoncée par les cris lointains des paysans. Michel se relève, s'élance à la porte qui est fermée, pousse un cri terrible et retombe; l'avalanche continue dans le fond de la scène. La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Une chambre d'auberge aux portes de Schlanders, ville du Tyrol, près de la frontière suisse. Porte au fond; fenêtre à côté. Portes latérales.

SCÈNE I.

BLUMFIELD, LE GARÇON D'AUBERGE.

BLUMFIELD.

Allons, servez-moi un morceau sur cette table, en attendant le voiturin, qui ne tardera point à passer sans doute?

LE GARÇON D'AUBERGE.

Non, monsieur.

(Il le sert.)

BLUMFIELD.

Et à combien de lieues cette auberge est-elle de la Suisse?

LE GARÇON D'AUBERGE.

A douze lieues.

(Le garçon sort.)

BLUMFIELD.

Oui, me voilà réduit aux voiturins, l'équipage de la petite propriété!... quest-ce que je dis?... je n'avais d'autre propriété que mon débiteur... et mon débiteur est mort!... ah! quelle scèna! quelle scène!... ce jeune Frédéric Keller, que l'on croyait à tout jamais confisqué par l'avalanche, a échappé comme par miracle, grace à ce vieux chamois de Guillaume Colmann, qui connaît si bien les détours de ces montagnes!... et pour comble de malheur! mon imbécile de débiteur, qui accepte le défi de M. Frédéric, et qui se fait tuer par lui!... à vrai dire, il n'y a pas grand mal pour moi... il était ruiné à jamais!... et ne voulait-il pas en expirant, me charger de sa vengeance... m'obliger à dénoncer ce jeune homme à la police autrichienne... comme si j'avais le temps!... moi à à qui il reste à peine quelques florins pour retourner en Suisse... par exemple, je ne réponds pas que le jeune Michel Colmann, ne fasse pas ce que j'ai refusé de faire... il a reçu aussi, le dernier, la confidence de mon débiteur... et pourrait bien être moins bonnête homme que moi... il aimait si ridiculement cette jeune fille!.. (Bruit de voiture qui s'arrête; il va à la fenêtre.) Le voiturin, peut-être... non... une chaise de poste dont une roue s'est brisée!... la jeune Marie et M. Frédéric en descendent... ils vont en Suisse comme moi... Si je voulais!... avec un mot dit au bureau de la police, à la ville voisine... je

pourrais terminer ici leur voyage... mais fi donc!... une bassesse pareille!... à laquelle je n'ai plus aucun intérêt... les voici qui se dirigent de ce côté... ma présence ne leur serait pas agréable sans doute... allons au devant du voiturin... quand on est ruiné, il faut être philosophe et vertueux.

(Il sort par le côté.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC KELLER; MARIE, entrant par le fond; UN GARÇON D'AUBERGE.

FRÉDÉRIC.

Et cette roue ne pourra être remise plus tôt à notre voiture?

LE GARÇON D'AUBERGE.

Vous l'aurez dans deux heures, c'est tout ce qu'on pourra faire, en ne perdant pas une minute...

FRÉDÉRIC.

C'est bon... laissez-nous... (Le garçon sort.) Tranquillisez-vous, Marie, bientôt nous serons sur un territoire libre... dans un pays d'asile, qui protégera ses enfants proscrits.

MARIE.

Quel malheur que notre roue se soit brisée aux portes d'une ville, ce qui augmente nos dangers.

FRÉDÉRIC.

Au contraire, quel aurait été sans cela le moyen de réparer le mal?... rassurez-vous.

MARIE.

Me rassurer! nous sommes encore sous la main du gouvernement autrichien; si elle vous saisit, elle ne vous fera pas grace... d'ailleurs, ce n'est pas là ma seule terreur.

FRÉDÉRIC.

Et que craignez-vous donc? le misérable Arnold n'est-il pas tombé sous mes coups?...

MARIE.

Oui, mais n'avez-vous point laissé à l'hôtellerie un autre ennemi?... un rival implacable?... Michel, qui sait à présent que vous êtes proscrit.

FRÉDÉRIC.

Michel!... oh! déjà coupable envers moi, il n'ignore pas que je puis le perdre... et il n'osera plus...

MARIE.

Mais je suis coupable envers lui, moi, et j'ai trop appris à le connaître... et plutôt que de me laisser heureuse avec vous... il serait capable... Je ne serai jamais tranquille, car sa vengeance peut nous atteindre aussi bien en Suisse que dans le Tyrol; cette nuit, plusieurs fois, en mettant la tête à la portière, j'ai cru voir un cavalier qui nous suivait.

FRÉDÉRIC.

Ce sont des visions de votre terreur... Marie, allons, rassurez-vous... votre amour pour toute ma vie... l'honneur rendu à la mémoire de ma mère!... c'est tant de joie à-la-fois, que je ne crois plus qu'un malheur soit possible; d'ailleurs la croix de votre père ne nous protège-t-elle pas toujours?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN GARÇON D'AUBERGE, puis GUILLAUME COLMANN.

LE GARÇON D'AUBERGE.

Un vieillard demande à parler à monsieur Paolo.

FRÉDÉRIC.

Un vieillard?... mais comment se fait-il...

LE GARÇON D'AUBERGE.

Il arrive à cheval... il se nomme, dit-il, Guillaume Colmann...

FRÉDÉRIC.

Guillaume Colmann... qu'il entre... c'était lui sans doute qui nous suivait... mais pour quel motif?...

COLMANN entre, couvert d'un manteau blanc, qu'il jette sur une chaise*.

MARIE.

Vous, mon père!... vous ici.. par quel hasard?... est-ce pour nous revoir?... que vous êtes bon!

COLMANN.

Avez-vous vu Michel?...

MARIE.

Michel?... non...

COLMANN.

Tout est perdu!...

MARIE.

Perdu!... que veut dire...?

COLMANN.

Hier soir, il avait disparu un peu avant votre départ... ce matin en entrant dans sa chambre... j'ai trouvé ce billet: tenez, lisez...

MARIE, lisant.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort; mon « père, quand vous verrez ce billet, je me se-« rai tué... ne pouvant être aimé de Marie... » Grand Dieu!...

COLMANN.

Et depuis, pas de nouvelles!... alors connaissant toute sa passion pour vous, j'ai pensé qu'il voudrait vous voir avant de mourir, et j'ai couru sur ses traces... j'ai couru, comme après le seul espoir qui me fût permis; hélas! je ne suivais que mon malheur... puisque Michel n'est pas auprès de vous, c'est qu'il est mort!... mort! mon pauvre Michel!... je sais bien qu'il a été coupable... je sais qu'il avait déshonoré ce père qui le pleure; mais il vous aimait tant!... et puis c'était mon fils unique... et puis... moi je suis un homme... je dois supporter la dou-

* Frédéric, Colmann, Marie.

eur... je dois la préférer à la honte!... mais sa mère... voyez-vous... sa mère, qui souffre déjà... comment lui dire!... ah! je suis bien malheureux!...

(Il fond en larmes.)

MARIE.

Et moi donc... c'est moi qui suis cause... Ah! grâce!... grâce pour moi...

COLMANN.

Je ne vous en veux pas... soyez heureuse... Depuis la mort d'Andreas, votre félicité est mon premier vœu, mon premier devoir... elle me coûte assez cher; jouissez-en... mais loin de moi... je ne pourrais plus en être témoin sans songer au prix où je l'ai payée... Dieu ne permet pas même que je trouve une consolation en vous... il est bien impitoyable... mais, encore une fois, je ne vous en veux pas... Laissez-moi... laissez-moi... de grâce! un instant... Brisé par les inquiétudes... par les fatigues de cette route... j'ai besoin d'un peu de solitude... et de repos... Allez... allez...

(Marie lui serre la main.)

FRÉDÉRIC, bas à Marie, en sortant.

Eh bien! au moins, Marie, dans vos douleurs, il n'y aura plus d'inquiétudes pour moi.

(Il sort avec elle.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME COLMANN, puis THADÉE.

COLMANN.

Comment cacher à ma pauvre Marguerite ce malheur jusqu'à ce que ses forces soient revenues!...

THADÉE, au garçon d'auberge.

Eh! parbleu! laissez-moi entrer... Je sais qu'il y a là notre maître, M. Colmann, et je viens lui parler de la part de sa femme... Bonjour, monsieur Colmann.

COLMANN, distrait.

Bonjour, mon ami...

THADÉE.

Madame est bien inquiète de vous, tout de même... et moi aussi, ce n'est pas pour me vanter, j'en étais bien inquiet... mais maintenant que je sais que vous êtes parti pour courir après M. Michel, maintenant que je sais que vous êtes tous deux en bonne santé, je m'en vais retourner en avant et rassurer madame Colmann.

COLMANN.

Hein!... Qu'est-ce que tu as dit?... Tu as parlé de Michel!...

THADÉE.

J'ai dit qu'il est en bonne santé comme vous, et que je puis retourner...

COLMANN.

Michel! tu l'as donc vu?...

THADÉE.

Comme je vous vois: sur la grande place de la ville, il n'y a pas un quart-d'heure.

COLMANN.

Michel! il est vivant?...

THADÉE.

Dam!... à moins qu'il y ait des revenants avant minuit.

COLMANN.

Oh! non! non!... cela ne se peut! Tu savais que je le croyais mort... tu le savais, et tu veux me faire illusion!... et tu as inventé pour moi un bonheur qui ne peut plus exister... c'est d'un bon serviteur... mais avoue que tu ne l'as pas vu...

THADÉE.

Je l'ai vu... vu... ce qui s'appelle vu... à deux pas... Je voulais lui parler, mais il s'est enfui comme s'il avait peur d'être reconnu.

COLMANN.

Michel!... tu viens de le voir... à l'instant... Il a donc renoncé à son projet... Oh! oui, maintenant il n'aura plus la cruauté de l'exécuter, oh! oui, il est sauvé!... mon Dieu! il vit!... vous me le rendez! J'osais vous accuser vous qui êtes si clément! mon Dieu! mon Dieu!... je vous rends grace!

(Il tombe à genoux.)

THADÉE.

Comment, vous le croyiez mort. Oh! c'est assez de chagrin pour nous du départ de mademoiselle Marie.

COLMANN.

Et dis-moi comment...

THADÉE.

Je vas vous conter ça... J'étais sur la place de la ville, en face de ce bâtiment qui sert de résidence à la police autrichienne; tout-à-coup je vois un homme qui s'approche, une lettre à la main, de la boite qui est à la porte des bureaux; il me paraissait ressembler à M. Michel, mais je me disais: «Ça ne peut-être lui... il n'a pas affaire au gouvernement autrichien...» Cependant le voilà qui se retourne... le moyen de ne pas le reconnaître! Il était pâle et paraissait fort agité... sa main tremblait, elle approchait la lettre de la boite, puis la retirait; alors l'idée me vint que c'était pour s'engager, parce que depuis le départ de mademoiselle Marie... enfin n'importe! et je m'approchai pour lui dire: «Vous vous trompez, M. Michel, ce n'est pas à ce bureau-là qu'on s'engage, c'est ici le bureau de la police secrète... on va vous prendre pour un espion ou pour un dénonciateur...»

COLMANN, avec effroi.

Que dis-tu?...

THADÉE.

Mais, au moment où j'allais lui mettre la main sur l'épaule, le voilà qui jette précipitamment la lettre dans la boite, et qui s'échappe comme si on le poursuivait.

COLMANN.

Mon Dieu!... quelle horrible idée!... Mais non... non!... le fils de l'ami d'Andreas Hofer, celui qui, tout enfant, combattait déjà dans nos rangs... oh! non, cela ne se peut... Thadée, tu t'es trompé, je te dis que ce n'est pas mon fils... mon fils est mort...

THADÉE.

Mais, monsieur...

COLMANN, avec emportement.

Je te dis qu'il est mort... je te dis qu'il s'est tué, qu'il me l'annonce par cette lettre... Je te dis que ce n'est pas lui qui peut avoir affaire à la police autrichienne; le jour baissait déjà quand tu as cru le voir... Je te dis qu'il est mort, entends-tu? il est mort!

THADÉE.

Comme vous voudrez!... mais cependant il me semblait bien...

COLMANN, à part.

Et pourtant, cette passion effrénée, ce caractère indomptable que je lui ai connu... Oh! je cours moi-même à la ville... (A Thadée.) Toi, va trouver Marie, qui est à côté avec son compagnon de route, et dis-lui qu'elle ne tarde pas un instant à repartir. Va vite. (Thadée sort par la droite.) Et nous, allons sauver l'honneur de la famille ou le venger...

(Il reprend son manteau et sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE V.

MARIE, seule.

(Elle entre vivement par la droite.)

Colmann! il n'est plus là!... « Mon maître « vous avertit de repartir vite, » me dit Thadée; « je n'en sais pas davantage, » et il s'est enfui... Ah! je meurs d'inquiétude... La voiture ne pourra être prête avant une demi-heure, et cependant Frédéric y travaille lui-même... La nuit qui tombe nous protégera, j'espère. Mon Dieu! que m'annonçait Thadée!... Frédéric serait-il découvert! (Elle se remet à la fenêtre.) Je ne vois cependant personne devant la maison ni sur la route... non... personne qui puisse nous inquiéter.

SCÈNE VI.

MARIE, MICHEL.

MICHEL, paraissant sur la gauche.

Personne!...

MARIE.

Michel!... Michel!... vivant... vivant... sauvé!... ah!... quel bonheur!... pour son père... ah! courez, mon ami, courez rassurer votre père qui vous pleure... et qui ne vous attend plus.

MICHEL, calme et sombre.

Non! madame, Guillaume Colmann a raison. Ce suicide, que je voulais consommer, comme je l'ai écrit à ce vieillard, je ne l'ai pas moins exécuté en tuant ma loyauté qu'en attentant à mes jours... Michel, assassin et délateur, a cessé d'être le fils de Guillaume Colmann aussi bien que Michel mort... J'ai dépouillé le nom de mon père avant mon honneur... l'homme qui est devant vous n'a plus de remords... il n'a plus que de l'amour!... mais un amour qui ne se contentera plus d'espérances trompeuses ou de serments parjures, un amour qui vous a ressaisie pour ne plus vous quitter!...

MARIE.

Michel!... se peut-il... vous!... jadis si noble et si bon.

MICHEL.

Ah! ne parlez plus de ce temps, dont le souvenir rend cent fois plus affreux mes crimes que vous avez causés. Marie, les moments sont précieux... dans un quart d'heure, un magistrat autrichien, prévenu par moi, sera ici avec des soldats; mais il ignore pour quel motif il est appelé... Frédéric peut être sauvé encore... il peut fuir en Suisse... mais il fuira seul... moi vivant, vous ne le suivrez pas: je sais ce que c'est que vos promesses, aussi je n'en veux plus... la mort pour lui, ou bien à lui la liberté et à moi votre amour!... choisissez!..

(Il la saisit.)

MARIE, se débattant.

Michel!... par pitié!...

MICHEL.

De la pitié... j'ai trop souffert... il ne m'en reste plus pour les autres...

MARIE, s'échappant violemment*.

Ah! laissez-moi!... tant que j'ai cru parler à mon frère, à celui que j'estimais et que je plenrais encore, j'ai pu supplier... mais à force d'outrager l'épouse de Frédéric, vous avez réveillé la fille d'Andreas Hofer... si mon époux est arrêté par vous, s'il meurt, je partagerai son sort... mais, en mourant, je vous laisserai la honte et le remords éternel d'une lâcheté inutile!... qu'ils viennent, ces espions, ces bourreaux, vos complices, ils nous trouveront calmes et heureux de mourir ensemble!... oui, heureux!... et dans ce qui nous reste de cette vie et dans l'éternité...

MICHEL.

Marie, tu seras à moi pourtant!...

(Il veut la ressaisir.)

MARIE, prenant un couteau sur la table.

N'approchez pas!... n'approchez pas!...

MICHEL.

Marie!... mais le temps est précieux! ne vois-tu pas que de grands crimes se préparent!... que le sang va couler!... Oh! sauve-nous tous!

* Michel, Marie.

sauve-moi de moi-même!... oui, je le sais, je suis lâche, je suis infâme!... mais c'est toi qui l'as voulu... mais tu ne peux pas comprendre quel besoin c'est de t'aimer, quel malheur c'est de te perdre!... Marie!... Marie!... une dernière fois, prends pitié de mon père, de nous tous!... Oh! si tu savais comme je t'aimerais...

(A genoux.)

MARIE.

Si tu savais comme je te méprise!...

MICHEL.

Oh!... c'en est trop!...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

MARIE, puis LE GARÇON D'AUBERGE.

MARIE.

Que le ciel prenne pitié de nous, car mes forces m'abandonnent.

LE GARÇON D'AUBERGE, entrant.

Madame! qu'est-ce que cela signifie? la maison est entourée par des soldats... un magistrat est à leur tête.

MARIE.

Des soldats! que demande-t-on?...

LE GARÇON D'AUBERGE.

Je ne sais pas, voici le magistrat lui-même, qui va vous en instruire...

(Il ressort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT avec DES SOLDATS, puis FRÉDÉRIC KELLER.

LE MAGISTRAT, à haute voix, aux soldats.

Que personne ne puisse sortir de la maison, et si quelqu'un tentait de s'échapper malgré vous, faites feu, plutôt que de le laisser évader. (Des soldats ressortent.) Il y a ici un événement grave, un crime à constater ou à punir... cette lettre anonyme m'en prévient sans me donner d'autres détails.

MARIE.

Mais vous vous trompez, monsieur le magistrat.

FRÉDÉRIC, entrant par la droite *.

Que vois-je?...

MARIE.

Oh!... silence.

LE MAGISTRAT.

Quel est ce jeune homme?

FRÉDÉRIC.

Je suis un voyageur Italien, Paolo Liorentz.

LE MAGISTRAT.

Soit, mais puisque personne ne m'explique le but de la démarche qui m'a été demandée, j'emmène prisonniers tous ceux qui se trouvent dans cette auberge, et je les retiens jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'aucun n'est coupable...

MARIE.

Tout est perdu!...

FRÉDÉRIC.

Monsieur, de quel droit?

(Bruit d'un coup de feu à gauche du théâtre.)

LE MAGISTRAT.

Quelle est cette explosion?... Peut-être quelqu'un qui a tenté de s'évader... c'est de ce côté... la porte est fermée... enfoncez-la.

(Au moment où les soldats se disposent à ouvrir la porte par où est sorti Michel, elle s'ouvre et Colmann se présente très pâle et couvert de son manteau blanc.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUILLAUME COLMANN.

COLMANN, d'une voix brisée.

Monsieur le magistrat, je viens vous apprendre le but de la démarche qu'on vous a demandée... il n'y a point ici de criminel... il n'y avait qu'un infortuné qui n'existe plus... c'est pour constater son suicide qu'il vous avait appelé d'avance.

LE MAGISTRAT.

Et quel est-il?

COLMANN, de même.

Michel Colmann, mon fils... Son corps est là dans la petite cour au bas de cet escalier.

MARIE.

Se peut-il?...

LE MAGISTRAT.

Et qui me prouve que c'est un suicide?

COLMANN, de même.

Cette lettre, qu'il m'avait écrite auparavant, à moi, son père... cette lettre qui m'a fait courir précipitamment... sur ses traces. Mais je suis arrivé un instant trop tard. Voyez, monsieur le magistrat, c'est l'écriture de la lettre qui vous avait déjà été envoyée.

LE MAGISTRAT, lisant.

« Qu'on n'accuse personne de ma mort... je » me suis tué... ne pouvant être aimé de Marie. » Oui; je reconnais l'écriture : c'est la même... je vais visiter le cadavre.

(Il sort par la gauche. — A peine est-il sorti que Thadée entre par le fond, en désordre, sans voir Colmann qui est tombé sur une chaise.)

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC KELLER, MARIE, THADÉE, GUILLAUME COLMANN.

THADÉE.

Mademoiselle Marie!... mademoiselle Marie!... si vous saviez...

* Frédéric, Marie, le magistrat.

FRÉDÉRIC.

Quoi donc ?

THADÉE.

Une chose affreuse...

FRÉDÉRIC.

Silence ! le père est là, et il sait déja que son fils s'est tué.

THADÉE.

Qu'il s'est tué !... mais il ne s'est pas tué, on l'a assassiné !...

FRÉDÉRIC.

Assassiné !...

THADÉE.

Oui !... mais justement il y a ici des soldats, un magistrat, et l'assassin sera puni !... Oh ! malgré la nuit, je l'ai bien vu, de la fenêtre qui donne sur la petite cour !... mon pauvre jeune maitre !... un homme que je n'ai pas reconnu et qui parlait avec lui à voix basse, lui a arraché son pistolet et lui en a tiré un coup au front !... C'était un homme en manteau blanc.

COLMANN, se levant et s'approchant de lui, enveloppé de son manteau.

Un homme en manteau blanc, dis-tu ?...

THADÉE lève les yeux et pousse un cri.

Ah !...

FRÉDÉRIC.

C'était lui !...

COLMANN.

Ah !... silence encore ! j'ai fait justice, j'ai retranché un délateur de la famille, sa mère n'y survivra pas... mais laissez-moi du moins le droit de lui fermer les yeux.

LE MAGISTRAT, rentrant.

Mon devoir est accompli... qu'on ouvre les portes, et liberté à tous en ce lieu.

(Il sort par le fond.)

LE GARÇON D'AUBERGE, à Frédéric.

Votre voiture vous attend.

COLMANN.

Je retourne auprès de Marguerite. Partez madame... vous savez si j'ai tenu mon serment fait à votre père, de vous défendre contre tous... et maintenant, Andreas, mon vieil ami, je puis aller te rejoindre !... Dieu doit me recevoir à tes côtés, car nous avons tous deux subi notre martyre !

(Il reprend son bâton et se dirige vers la porte du fond suivi de Thadée consterné. — Marie et Frédéric, en sortant par le côté, le regardent avec douleur. — La toile tombe.)

FIN DE GUILLAUME COLMANN.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.